

## à l'écoute de nos enfants

*Chez le même éditeur:*

*Le Défi féminin*

de Claire Evans-Weiss

Dans le tourbillon des idées qui veulent définir la femme moderne, une mère de famille réaffirme des certitudes à partir de sa propre expérience.

*Le Livre noir et blanc*

de Sydney Cook et Garth Lean

Un petit guide pour se diriger dans le monde d'aujourd'hui et apprendre à le transformer. Paru à plus d'un demi-million d'exemplaires, en 28 langues. Pour les adolescents et leurs parents.

ÉDITIONS DE CAUX

*En Suisse:* 1824 Caux

*En France:* 68, boulevard Flandrin, 75 116 Paris

# à l'écoute de nos enfants

Lettres de parents recueillies  
par Annejet Campbell

Illustrations d'Elizabeth Goward

Texte français de Jeanine Chavanne

Editions de Caux

*Edition originale:* ISBN 0901269 39 5  
Grosvenor Books, Londres  
© Annejet Campbell 1979

*Edition française:* ISBN 2 88037006 x  
© Editions de Caux 1980

Couverture: photo R. Winquist, Camera Press

Editions de Caux  
CH 1824 Caux

*En France:*  
68, boulevard Flandrin  
75 116 Paris

Imprimé en Suisse

## Avant-propos

L'idée de ce livre est née au cours d'un déjeuner. Nous étions une douzaine de mères de familles à parler ensemble. Nous nous racontions comment nous nous y prenions avec les colères, caprices, bouderies, avec les vols ou la jalousie chez nos enfants... et en nous-mêmes!

Nous étions loin d'oublier la dégradation des valeurs familiales autour de nous, le nombre croissant des divorces et la menace que cela fait peser sur le monde dans lequel vont vivre nos enfants. Mais notre préoccupation immédiate était ces difficultés quotidiennes que rencontre toute mère ou épouse, petits problèmes qui ont vite fait de devenir graves et se terminent souvent en désastre.

Cet échange plein de franchise nous parut si utile que Florence Moorman, enseignante et mère de trois enfants à Bristol, suggéra que nous rassemblions dans un livre les récits que nous venions d'entendre. Ils pourraient aider d'autres mères, comme ils nous avaient aidées.

Avec Florence, je décidai d'étendre notre enquête à d'autres familles à travers le globe. Nous avons reçu beaucoup de réponses et aurions souhaité toutes les imprimer, mais il fallait faire un tri.

Ces histoires ont un thème commun : nous avons les

unes et les autres découvrent qu'en écoutant la voix intérieure on trouve un nouvel art de vivre ensemble. Elles ne sont pas toutes, on s'en apercevra vite, à l'honneur des parents. Ce ne sont pas des exemples de réussite! Mais elles proposent une attitude que d'autres pourront expérimenter avec profit.

J'ai voulu laisser chacun s'exprimer aussi clairement que possible, en réduisant au minimum les commentaires. Ceux-ci apparaissent en italique.

A. C.

## A l'écoute des enfants

Mon mari et moi sommes de souches très différentes. Paul est né dans les Prairies canadiennes; sa mère venait du Yorkshire et son père, pasteur de l'Eglise baptiste d'Ecosse, était originaire des Highlands. Moi, j'étais fille d'un industriel hollandais, j'avais trois frères et trois sœurs; mon enfance se passa dans un pays occupé et mes parents furent internés à plusieurs reprises dans des camps de concentration.

Ce que les parents de Paul et les miens eurent en commun, ce fut une solide foi en Dieu, foi qui se renforça au contact de la vie rude des Prairies et des dangers de la guerre.

Mais de cet héritage nous ne sûmes pas garder grand-chose, ni Paul, ni moi. Il nous fallut chacun retrouver une foi, Paul, alors qu'il était un jeune médecin plein d'avenir à l'Hôpital Henry Ford de Detroit, et moi, alors que j'étudiais le français et la mode à Paris. Ce fut notre détermination d'introduire cette foi dans la vie des gens et des pays qui nous amena à nous rencontrer, puis plus tard, en 1957, à nous marier.

Maintenant, nous habitons Londres et avons deux filles, Edith-Anne et Digna, qui ont seize et douze ans.

C'est aussi grâce à elles que ce livre est né. Un jour de l'été 1978, pensant que l'Année internationale de l'Enfant devrait être avant tout une occasion pour les

enfants et pour tous les jeunes de s'exprimer, je posai quelques questions à mes filles. Les réponses furent nettes et incisives :

Que ressentez-vous lorsque nous ne vous écoutons pas, ou ne voulons pas suivre vos idées ?

— J'ai envie de dire non à tout ce que tu me demandes.

— J'ai envie de casser une assiette pour attirer ton attention, surtout s'il y a des visites.

— Je me sens abandonnée.

— On dirait que mes idées ne comptent pas.

— J'ai envie de fuir la maison.

Et qu'est-ce que vous ressentez quand nous vous écoutons ?

— Je me sens en sécurité.

— Je sens que je peux te parler de n'importe quoi.

— La vie n'est pas une suite d'obligations.

— J'ai le droit d'être moi-même.

A votre avis, pourquoi y a-t-il des parents qui n'écoutent pas leurs enfants ?

— Ils sont trop centrés sur eux-mêmes.

— Ils se sentent supérieurs, ils croient qu'ils savent mieux.

— Ils ont peur d'être dépassés par ce que leur enfant va leur dire.

— Ils n'ont pas le temps.

— Ils s'en fichent.

Comment devrait être le monde à vos yeux ?

— Chacun y est libre.

— Chacun a assez à manger, un logement et du travail.

— Il n'y a pas de guerres.



— Le sang ne devrait jamais couler, on résoudrait les conflits grâce au dialogue.

— C'est nécessaire d'avoir certaines lois, car si chacun n'en fait qu'à sa tête ce sera la pagaille.

— La famille doit être une cellule d'unité et de sécurité; il ne faut pas de divorces.

— On devrait donner une chance égale à tous les enfants d'aller à l'école.

— Il ne devrait y avoir aucune discrimination à cause de la couleur, nulle part.

Est-ce là l'image du monde tel que le méritent nos enfants? Après tout, ils n'ont pas demandé à naître, et pourtant ils héritent des problèmes que nous avons créés.

*Les histoires qui vont suivre montrent ce qui peut se passer lorsque nous prenons au sérieux ce que nos enfants essaient de nous dire.*

*D'abord, venant d'une amie habitant au Cap, en Afrique du Sud:*

Nos deux petites filles sont de caractères bien différents. Claire, qui a maintenant huit ans, est plutôt calme et réfléchie, et très consciente de sa dignité. Elle est prudente et s'informe bien de tout avant de rien entreprendre. Vicky, de trois ans plus jeune, est au contraire tout ouverte et débordante d'énergie. Il suffit de la voir plonger avec enthousiasme dans l'eau la plus profonde de la piscine, alors qu'elle sait à peine nager, pour comprendre son attitude devant la vie.

Notre famille a connu toutes les formes habituelles de jalousie et de rivalité qui peuvent habiter en deux enfants. Un beau jour, Claire a éclaté:



— Maman, je déteste Vicky! Est-ce qu'on ne pourrait pas l'échanger contre un autre bébé?

Ma première réaction fut d'essayer de minimiser la chose:

— Mais non, tu ne la détestes pas tant que ça!

Puis je sentis que j'avais tort: il me fallait accepter que si Claire parlait de haine, c'est qu'elle la ressentait vraiment.

Je laissai passer quelques jours, jusqu'à ce que le sujet revienne. Je dis alors à Claire qu'il m'était aussi arrivé de détester mon frère dans ma jeunesse.

— Oh! c'est vrai, Maman? Qu'est-ce que tu as fait alors?

Je lui racontai ma décision de demander pardon à mon frère pour ma jalousie et comment, peu à peu, nous étions devenus de bons amis. Je montrai l'importance pour nous d'apprendre à passer de la haine à l'amitié, car sinon comment espérer guérir les divisions

en Afrique du Sud ou les combats en Irlande — ces deux pays où nous avons vécu ?

Il n'en résulta rien de spectaculaire, mais Claire comprit. Elle me dit quelques semaines plus tard :

— Tu sais, maintenant j'aime un peu mieux Vicky.

*Nous avons fait nous-mêmes des expériences similaires :*

En rentrant de l'école, un après-midi, alors qu'elle avait six ou sept ans, ma fille Digna déclara :

— Je ne veux pas aller en classe demain, je n'aime plus l'école.

Je ne fis pas de commentaires, mais un moment plus tard je lui proposai de faire une liste de tout ce qu'elle n'aimait pas à l'école. Elle prit un bout de papier et nota :

— C'est trop bruyant.

— Je suis timide.

— Ça me fatigue.

— C'est un peu ennuyeux.

— Personne ne joue avec moi pendant les récréations.

Ce dernier point me parut être la clef. Nous eûmes une petite conversation là-dessus, et je lui suggérai qu'à la récréation du lendemain, elle regarde autour d'elle s'il n'y aurait pas une autre fille un peu solitaire, dont elle pourrait devenir l'amie. Le lendemain matin, le départ en classe se fit sans histoires et, depuis, Digna aime de plus en plus l'école et s'est fait beaucoup d'amies.

*Voici maintenant l'histoire que m'a envoyée une Canadienne qui a réalisé une série de programmes sur la famille à la télévision locale :*

Ma fille Hélène, alors âgée de quatre ans, vit la photo de son père, souvent absent pour de plus ou moins longues périodes à cause de son travail, et s'adressa à lui :

— Bonjour Papa!

Puis elle se mit à pleurnicher et à geindre :

— Quand est-ce que Papa rentrera à la maison ?

J'avais le choix entre trois attitudes: me mettre à pleurer avec elle parce qu'il me manquait à moi aussi, me fâcher et l'envoyer dans sa chambre, ou bien tenter une expérience.

Je dis à Hélène :

— Aimerais-tu en parler à Jésus ?

Après avoir hésité, elle accepta. D'elle-même elle s'agenouilla et pria :

— Oh! Jésus, je voudrais beaucoup que mon papa revienne à la maison parce que je l'aime tellement. Au revoir Jésus.

Son visage était radieux et elle s'écria :

— Tu sais ce que Jésus m'a dit? Que Papa devait voyager encore un peu, et puis qu'il reviendrait pour me voir.

Et elle partit en chantonnant.

*Souvent nous nous sentons supérieurs à nos enfants et envoyons promener leurs suggestions comme étant irréalisables ou même stupides. Mais il leur arrive d'avoir raison.*

*Une mère française m'a fait part de son expérience:*

Notre second fils, à l'âge de trois mois, commença à hurler chaque après-midi vers six heures, ne pouvant plus s'arrêter et se mettant dans des états épouvantables. Nous ne savions plus que faire. Un soir à table, je proposai de chercher en silence comment l'aider.

Notre aîné, qui avait six ans, eut la pensée que nous devrions aller chanter une certaine chanson à son frère. Cette solution me parut un peu simplette; mais allant nous mettre autour du berceau, nous commençâmes à chanter.

Le bébé s'arrêta net et s'endormit très vite. Or, fait curieux, ce fut la fin de ces pleurs habituels. Et depuis lors, au coucher du bébé, on continua à lui chanter toujours cette chanson.

*Une histoire semblable vient d'un professeur de musique du Canada:*

Un dimanche matin, assis autour de la table du petit déjeuner, nous nous réjouissions à la pensée d'une bonne journée de repos après une semaine assez fatigante. Jeanne, quatre ans, paraissait persuadée que nous devrions tous aller à l'église. Nous essayâmes d'écarter cette idée, mais Jeanne insistait beaucoup.

Il y avait chez nous une amie irlandaise, qui suggéra qu'au lieu de discuter nous nous tournions vers Dieu pour savoir sa volonté sur ce point. Après un instant de silence, nous eûmes tous la pensée d'aller à l'église; il fallait même nous dépêcher pour ne pas arriver en retard!

Le pasteur parla à la communauté avec simplicité et humilité, racontant comment il avait pu surmonter une profonde amertume qu'il avait éprouvée envers quelqu'un. Après le service, on eut l'occasion de parler avec lui et d'autres ménages; notre amie d'Irlande leur fit part de la façon dont l'amertume avait pu être guérie entre des individus et des groupes dans son pays.

Sans Jeanne, nous n'aurions pas eu ce partage si enrichissant.

*La femme d'un fermier de Nouvelle-Zélande nous écrit :*

Notre petite fille était un problème : bébé, elle refusait de manger au moindre prétexte. Chaque repas était devenu une épreuve de force et cela dura trois ans. J'avais tout essayé !

Ne sachant plus que faire, je me tournai finalement vers le Tout-Puissant. Or, pendant ce moment de méditation, il me revint à l'esprit que j'avais éprouvé du ressentiment au moment où j'avais su que j'étais enceinte.

J'avais essayé d'enterrer ce sentiment, comme indigne d'une « mère chrétienne », et l'avais oublié après la naissance. Mais voilà que Dieu me remit en face de ce grief resté au fond de mon cœur. Lorsque la petite devenait difficile, je me durcissais ; cela venait de ce relent d'amertume. Tout le problème était là.

Lorsque j'en compris le coût dans sa vie, je ne pus que pleurer et me repentir, et je demandai à Dieu de m'aider ; je me sentis alors lavée et pardonnée. Et lorsque j'eus obéi à cette simple inspiration — ne plus jamais forcer ma petite fille à manger — le problème disparut en 24 heures.

Depuis, elle n'a plus jamais refusé de manger.

*Parfois, nous parlons trop, au lieu d'essayer de créer l'atmosphère dans laquelle l'enfant pourrait écouter sa propre conscience.*

*Voici l'histoire envoyée de Hollande par une mère de quatre enfants :*

Tom avait douze ans. Un jour il rentra de l'école un peu pâlot. Après le déjeuner, il déclara :

— Cet après-midi, on a la gymnastique, mais je n'irai pas, parce que j'ai beaucoup de travail et puis je suis trop fatigué.

Il lui fallait mon autorisation pour manquer ; j'eus le sentiment que je ne devrais pas l'accorder, mais je n'en étais pas absolument sûre. Je passai à la cuisine, et Tom vint m'y rejoindre pour obtenir mon accord.

— Asseyons-nous une minute pour réfléchir, dis-je.

Ma seule pensée fut de le laisser décider par lui-même. Au bout d'une demi-minute, il bondit sur ses pieds :

— Si je mets les voiles, j'y serai à temps !

Et il partit en trombe.

*Il semble qu'un fort instinct chez nous parents nous pousse à protéger nos enfants de tout ce qui leur serait pénible. La réalité peut être douloureuse sur le moment, il est vrai, mais elle peut les armer pour la vie.*

*Une amie anglaise en a fait l'expérience :*

J'ai une fille unique, Fanny, qui a maintenant sept ans. L'année dernière, deux amies de son âge eurent un petit frère et une petite sœur. Elle commença à réclamer sans arrêt :

— Je voudrais avoir un petit frère — ou plutôt une petite sœur.

Et elle scrutait souvent ma taille dans l'espoir de la voir s'arrondir. J'évitais de trancher la question, lui donnant de vagues réponses. Mais je savais que nous n'aurions jamais d'autre enfant.

Allant passer quelques jours chez une amie, je lui exposai mon problème.

— Est-ce juste de lui laisser ainsi un faux espoir ? me demanda-t-elle.

Après avoir bien réfléchi, je décidai d'en parler à Fanny dès que le moment semblerait opportun. Cela arriva un jour où nous nous promenions au bord de la mer :

— Tu sais, ton papa et moi nous aimerions tellement te donner un petit frère ou une petite sœur, mais je crains bien que ce ne soit pas possible.

Je lui parlai du bébé que j'avais perdu avant elle, et elle posa plusieurs questions.

Sur le chemin du retour, soudain elle s'écria :

— Oh! tu n'aurais pas dû me dira ça!

Et elle s'enfuit dans sa chambre où je la retrouvai sanglotant sur son lit. Mon cœur se serra et je me demandai si j'avais commis une erreur. Elle vint à table encore en larmes. Mais au bout d'un moment elle retrouva son entrain. Elle paraissait tout autre.

Cet après-midi-là, elle était invitée à goûter dans une famille voisine. Le soir, dans son bain, Fanny me dit qu'elle avait tout expliqué à M<sup>me</sup> X., comme quoi je ne pouvais plus avoir d'enfant. « Mon Dieu, pensai-je, qu'est-ce qu'elle est allée raconter! »

— Et, continua Fanny, elle a dit qu'elle aussi avait perdu deux bébés.

Ce fut à mon tour de comprendre qu'il fallait cesser de la considérer comme une enfant frustrée, et je commençai à penser avec reconnaissance à tout ce que nous avions reçu. Moi-même je viens d'un foyer brisé; j'ai une sœur, mais mon père a quitté la maison quand j'avais huit ans. Je crois que ce genre de situation est beaucoup plus préjudiciable dans la vie d'un enfant.

Comme fille unique, Fanny a dû faire l'effort de sortir de son nid pour se faire des amies. Nous avons habité à l'étranger et souvent changé de place, ainsi elle a eu l'occasion de lier de nombreuses amitiés.

*Une autre amie parle de son fils qui a pu surmonter sa peur d'être brutalisé à l'école :*

Nicolas avait six ans et aimait l'école. Malheureusement, chaque jour, un grand garçon de dix ans le pour-



chassait à la sortie. Nicolas essayait de lui échapper, mais Pierre le rattrapait et commençait à lui faire des crocs-en-jambe ou jetait son béret dans le bassin. Nicolas avait très peur de ce Pierre. J'avais offert d'aller le chercher à l'école, mais il trouvait que cela ferait bébé.

Un soir, à son coucher, il demanda à Jésus ce qu'il fallait faire. Soudain son visage s'illumina :

— Les chiens courent après les chats parce que ceux-ci ont peur et s'enfuient en courant aussi vite qu'ils peuvent. Alors demain, je ne dois pas m'enfuir, mais attendre Pierre et rentrer à la maison avec lui, et j'essaierai de devenir son ami car il n'en a pas.

Le lendemain après-midi, de ma fenêtre je les vis arriver : ils avaient l'air de vieux copains et s'arrêtèrent devant la grille pour continuer leur conversation. Peu à peu, les amis de Nicolas sont devenus aussi les amis de Pierre.



*Un directeur d'école en Angleterre a dit à une de mes amies que les parents donnent tout à leurs enfants sauf du temps. Aucun argent de poche ne peut remplacer cela.*

*D'Ecosse, ce qu'en dit une mère :*

Lorsque les enfants sont petits, la mère leur consacre beaucoup de temps. Au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils peuvent se débrouiller seuls, et il en résulte une indépendance aussi appréciée des parents que de l'enfant. Mais il n'en demeure pas moins important de prendre assez de temps pour écouter ce que mes garçons ont envie de me raconter. Le meilleur moment est souvent celui où ils vont au lit, c'est une heure de détente propice au bavardage. Mais parfois je dois faire un réel effort pour monter dans leur chambre, car à la fin de la journée je suis fatiguée et aspire à un repos mérité!

Un soir, mon fils aîné comparait l'argent de poche que nous lui donnions à celui que recevaient ses amis. Il était loin derrière eux! Mais il dit :

— Bien sûr, j'aimerais avoir plus d'argent de poche; mais Papa et toi, vous m'avez appris à écouter ma conscience et c'est sûrement plus important.

Puis il se mit à me parler d'un ami qui recevait une somme phénoménale à ses yeux :

— Tu sais, je crois que ses parents lui donnent autant pour compenser tout ce qu'ils ne font pas pour lui.

*Une Suissesse qui a travaillé avec des enfants de toutes nationalités souligne le même point :*

J'ai remarqué ceci : souvent des parents promettent à leurs enfants des récompenses matérielles en pensant

que cela les rendra heureux. Mais un jour où je demandai à des garçons de huit ans ce qui les rendait le plus heureux, aucun d'eux ne mentionna un objet matériel. Parmi leurs réponses :

— Faire quelque chose de vraiment difficile.

— Aider quelqu'un qui en a très besoin.

Et lorsque je leur demandai s'ils étaient heureux quand on leur donnait ce qu'ils voulaient, un garçon irlandais répondit :

— Quand je reçois tout ce que je veux, je ne suis pas satisfait, j'en veux aussitôt davantage.



*Cette amie suisse a posé un certain nombre de questions à un groupe d'enfants originaires de sept pays, âgés de sept à treize ans. Voici quelques-unes des réponses :*

Comment serait à votre avis une famille idéale ?

— Une famille où l'on ne dise pas de mensonges, où on ne se bagarre pas comme Maman et Papa le font parfois.

— Où l'on voit Papa plus souvent, au moins pendant les repas. Il faudrait que les parents aient moins

d'heures de travail pour qu'on puisse leur parler quand on en a besoin.

— Où les parents nous laissent faire des choses nouvelles et nous débrouiller. S'ils ne font que commander, on devient des automates qui n'apprennent rien.

Que peuvent faire les enfants pour changer l'esprit dans la famille ?

— Dire la vérité.

— Reconnaître quand c'est nous qui avons tort.

— On pourrait demander pardon.

— Chacun fait tellement de bruit chez nous que Maman se fâche. Si nous étions tous tranquilles, elle n'aurait plus besoin de crier.

— Avoir plus de moments de silence.

Qu'est-ce qui amène des disputes ?

— Rien que des petites choses, mais qui font tellement d'étincelles qu'elles deviennent de grandes choses.

— Si mon frère ou ma sœur a quelque chose que je n'ai pas, je deviens jaloux.

— Lorsque les parents disent non à un enfant et oui à l'autre.

Comment votre famille pourrait-elle en aider d'autres ?

— En leur disant les choses qu'on pense déjà entre nous.

— En faisant connaissance des voisins.

— Il faut que la famille soit d'abord unie pour pouvoir aider les autres.

Qu'est-ce que vous aimez faire en famille ?

— Aller en vacances.

— Parler ensemble de toutes sortes de choses.

- Aller dans les bois.
- Jouer au ping-pong avec Papa.

Comment cela se passe-t-il quand vous avez une décision à prendre dans votre famille ?

- On n'en prend pas.
- Chacun prend un carnet et marque ce qu'on aimerait faire.
- Nous décidons le soir avant de faire la prière.
- Chacun donne ses idées, et Papa décide ce qui est le mieux.

Pourquoi avons-nous besoin d'une famille ?

- Pour avoir à manger.
- Pour prendre soin de nous.
- On a besoin d'un père pour nous élever, pour savoir en le regardant comment il faut vivre.



Quel est le rôle des grands-parents ?

— Une grand-mère est une dame qui n'a pas d'enfants à elle et qui pour cette raison aime les garçons et les filles des autres gens.

— Les grands-mères n'ont rien à faire, elles n'ont qu'à être là. Elles ne disent jamais : « Viens vite ! » ou « Dépêche-toi pour l'amour du ciel ! »

— Elles savent répondre aux questions, par exemple : pourquoi les chiens détestent les chats, et pourquoi Dieu n'est pas marié.

— Quand elles nous font la lecture, elles ne laissent jamais rien de côté et ça ne leur fait rien si c'est toujours la même histoire.

— Tout le monde devrait avoir une grand-mère, surtout ceux qui n'ont pas la télévision.

— Les grands-mères sont les seuls adultes qui ont toujours le temps.

— Grand-Maman pense à nous et nous téléphone. Elle joue toujours à des jeux avec nous. On peut tout lui dire.

— Les grands-mères ont des limites, elles nous envoient au lit, ne donnent pas de bonbons avant les repas. Les grands-pères n'ont pas de limites, ils veulent juste avoir du bon temps avec nous.

— Les grands-mères doivent voir que nos mères se tiennent comme il faut.

*Que signifie l'écoute de Dieu pour un enfant ? J'ai demandé à Digna son point de vue et voici ce qu'elle a écrit :*

On s'assied tranquillement sans chercher à penser à quelque chose, on reste simplement assis là et on laisse le fil de la conscience se dérouler, si on peut dire. Il

n'est pas question d'entendre une voix spéciale. J'imagine que Dieu utilise notre propre voix pour nous parler. On sait si cela vient du diable ou de Dieu, parce que Dieu dit de bonnes choses ou bien nous montre nos torts, tandis que le diable murmure: «Oh! oublie cela, tu n'as pas besoin de l'écouter.»

Une fois j'étais en séjour chez une amie et nous bavardions au lit vers 11 heures du soir. Je demandai à mon amie si elle croyait en Dieu et elle dit:

— Oui... je crois, je ne suis pas très sûre.

Je lui dis:

— Quand tu as eu un accrochage avec ta mère, n'entends-tu pas une voix intérieure te disant d'aller lui demander pardon?

Elle répondit:

— Si. On a eu une grande scène l'autre jour et je me suis dit: je ne m'excuserai pas. Mais ensuite une voix m'a parlé, disant: Tu dois demander pardon. Alors je l'ai fait, et après j'étais si heureuse!



*Pour un enfant, écouter la voix de son cœur est chose naturelle. Ce n'est pas une idée nouvelle, bien sûr : dans la Bible d'innombrables histoires racontent comment Dieu donnait des instructions à son peuple. Lorsque les rois et les chefs suivaient ces instructions, tout allait bien ; mais quand ils désobéissaient à Dieu, il s'ensuivait une guerre, la famine ou le chaos. Je pense qu'il en est de même de nos jours.*



## *Attaquons-nous ensemble aux problèmes*

*Il est plus facile d'avoir des enfants que de devenir des parents! Heureusement nous pouvons nous entraider et tirer les leçons de nos erreurs. Récemment, en Allemagne, au cours d'un séminaire sur la vie de famille, la question fut posée: A quel âge devez-vous entreprendre l'éducation de vos enfants?*

*Une mère allemande répondit:*

Aussi jeune que possible. Il faut établir des limites quand les enfants sont tout petits. Cela leur donne un sentiment de sécurité et de protection. Si vous ne le faites pas, vous donnez à vos enfants une éducation anti-autoritaire dont les résultats sont désastreux. Lorsque vous fixez certaines limites, cela élève le seuil de tolérance à la frustration: l'enfant apprend que s'il n'obtient pas tout ce qu'il veut, le monde ne s'écroulera pas. Il m'est arrivé de rencontrer des enfants qui ne s'étaient jamais entendu répondre «Non» fermement. Ils avaient toujours pu parvenir à leurs fins en utilisant la cajolerie ou la force. Nous devons faire preuve d'une autorité constructive.

*Récemment, cette idée a rencontré un appui inattendu de la part du D<sup>r</sup> Spock, le pionnier de l'attitude permissive des parents, dont les livres ont guidé des mil-*

*liers de parents de notre génération dans l'éducation de leurs enfants:*

L'idée directrice du D<sup>r</sup> Spock — qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez lui — est le besoin pour les parents de se montrer fermes avec leurs enfants, écrit le *Times* du 23 Janvier 1974, parlant de son nouveau livre *Comment élever des enfants en période de crise*. Il dit que l'incapacité d'être ferme est le problème le plus commun à tous les parents américains aujourd'hui, et que cela peut amoindrir la personnalité de l'enfant et même la détraquer au fil des mois et des années. La raison la plus souvent invoquée par les parents pour manquer de fermeté, dit-il, est la peur que l'enfant leur en veuille s'ils tiennent bon, ou du moins ne les aime plus autant. Le D<sup>r</sup> Spock observe que les parents qui cèdent devant leurs enfants ne sont pas forcément faibles avec d'autres adultes.

*Dans les pages qui suivent, des parents racontent comment ils ont traité chez leurs enfants des problèmes mineurs, qui auraient pu devenir plus graves s'ils n'avaient été pris au début.*

*Le premier témoignage est celui d'une mère de trois jeunes enfants, qui enseigne en Angleterre:*

Je savais prier, mais pour moi Dieu devint vraiment réel lorsque j'appris à L'écouter. C'est un art auquel il convient de s'exercer. Dans toutes les situations de querelles familiales, de maladies, de fatigue, de pressions, il y a toujours une issue. Si nous voulons bien écouter, Dieu nous parlera au plus profond de nos cœurs.

Depuis que j'ai commencé à écouter, des changements sont intervenus dans notre vie de famille.

J'éprouvais une sorte de malaise et d'inquiétude pour ma fille aînée, âgée de six ans. Elle était devenue un petit crampon et réclamait constamment mon attention. Je me tournai un jour vers Dieu avec ce fardeau secret — sans vraiment en attendre une réponse... Pourtant, alors que je faisais la queue dans un supermarché, une pensée me frappa soudain : j'étais remplie d'ambitions académiques pour ma fille, ce qui lui causait une anxiété trop lourde à supporter. Dès que je vis dans cette pensée une réponse, le fardeau s'en alla.

En rentrant à la maison, je lui expliquai le mieux que je pouvais que j'avais eu tort de trop attendre d'elle, et que je regrettais vraiment si cela lui avait donné l'impression d'être forcée. Son soulagement fut spectaculaire. Elle avait très bien compris !

Depuis lors, un vrai changement s'opéra dans mon cœur envers elle, et il en résulta une transformation dans son attitude à l'égard du travail scolaire, qui devint plus soigné et plus joyeux. Elle cessa de copier sur les autres, car elle se sentit libre d'être elle-même, sans avoir à essayer de se hausser jusqu'à un niveau trop élevé pour elle.

*Il semble que les enfants comprennent très jeunes que nous avons deux voix parlant dans nos cœurs : la bonne et la mauvaise :*

Un jour, Edith-Anne, qui allait sur ses quatre ans, dit à une amie en visite chez nous :

— Je vais vous expliquer ce qu'il y a dans mon cœur : il y a Jésus et puis il y a le diable qui veut nous rendre tous malheureux. Et il faut lui dire : « Je ne veux pas t'écouter. »

Quelque temps après, un soir, elle était d'une humeur massacrate, pleurnichant et faisant des histoires à tout propos. Le lendemain matin, elle me dit :

- Je ne grognerai plus comme hier soir.
- Pourquoi étais-tu si désagréable ?
- C'était un diable en moi, mais je l'ai chassé.

*Un jeune ménage cambodgien, qui habite maintenant à Paris, a fait une expérience semblable avec leur fils de six ans. Ils viennent de familles qui ont joué un rôle dans la vie politique de leur pays, et ils ont très à cœur les terribles souffrances de leur peuple :*

Il y a environ six mois, mon mari et moi avons réalisé que notre façon de vivre n'était pas la bonne. Nous avons décidé de cesser de penser seulement à nous. Nous avons commencé à nous intéresser l'un à l'autre, à vivre pour notre fils qui avait tant souffert de notre désunion, et pour tous ceux qui auraient besoin de nous.

Nous avons réfléchi ensemble à l'éducation de notre fils. Nous avons décidé d'être fermes avec lui quand ce serait nécessaire. Ensemble, nous consacrons quelques moments de la journée à discuter et à jouer avec lui. (Nous travaillons tous les deux au dehors.) C'est en lui donnant cette vie familiale calme et régulière que nous pensons lui offrir la sécurité si nécessaire au développement harmonieux de son âme et de son caractère.

Notre fils a remarqué ce changement en nous. Quand il sent qu'il y a quelque chose qui ne va pas, il nous dit :

— Maman et Papa, voulez-vous faire un moment de silence ?

Il est encore jeune et notre expérience de changement toute neuve, mais j'ai confiance en l'avenir. Les

enfants sont souvent plus avisés que les parents ne pensent. Un soir, notre fils était insupportable au moment de se mettre au lit, quand soudain il se redressa en disant :

— Maman, ma mauvaise voix me disait de me cacher sous le lit, mais je lui ai dit : « Va-t-en, vilaine voix, je ne t'écouterai pas. Je vais écouter la bonne voix qui me dit de ne pas désobéir à Maman. »

Il comprenait très bien le choix entre le bien et le mal. J'espère qu'en grandissant, il verra aussi grandir en lui cette capacité de discernement.



*J'ai connu une fois un adolescent qui ne voulait manger strictement que des saucisses et des frites! Pour notre part, nous avons décidé de bonne heure que nos enfants apprendraient à manger de tout, et à ne pas gaspiller la nourriture à une époque où tant d'autres ont faim. On leur servirait une toute petite portion des plats qu'elles n'aiment pas, et au bout d'un certain temps elles commenceraient peut-être à les aimer.*

Une petite fille de trois ans demeura chez nous quelques semaines. Elle n'était pas habituée à terminer tout ce qu'il y avait dans son assiette. Nous lui avons dit que chez nous cela se faisait. D'abord elle se fâcha; mais lorsqu'elle vit qu'on tenait bon, elle s'y plia. A la fin de chaque repas, elle s'écriait triomphante :

— J'ai mangé tout mon macaroni! (ou tout autre contenu de l'assiette).

Les enfants ne demandent qu'à accroître leurs capacités, et nous les trahissons si nous ne les aidons pas à faire ce qu'ils savent être juste.

Lorsque Digna avait quatre ans, elle ne pouvait prendre un repas sans descendre de sa chaise, sous mille prétextes. Mes menaces restaient sans effet et les repas finissaient en champ de bataille. Nous décidâmes d'y mettre fin. On accrocha un tableau au mur : après chaque repas où elle ne se serait pas levée une seule fois, elle pourrait coller une étoile de papier rouge sur le tableau. Si le samedi, elle avait sept fois trois étoiles, nous irions acheter une glace. Cela devint un jeu de gagner une étoile à la fin de chaque repas.

Au bout de plusieurs semaines, Digna ne pensa plus aux étoiles, mais elle avait pris l'habitude de rester assise pendant tout le repas. Je pense que les enfants peuvent acquérir de bonnes habitudes aussi facilement que des mauvaises.

*Une autre expérience vient d'une amie canadienne, mère de famille et enseignante:*

J'étais préoccupée par la mauvaise tenue des enfants à table et je décidai d'y réfléchir sérieusement. Une idée me frappa: une certaine paresse me poussait à servir les repas rapidement sur la table de la cuisine et cela favorisait le laisser-aller des enfants. Je décidai alors de faire un effort pour que nous prenions les repas en famille dans la salle à manger. L'atmosphère en fut transformée. Les enfants mettent le couvert, puis débarrassent la table, ce qui leur donne un sens de responsabilité. Les repas du soir sont devenus un plaisir et une occasion pour chacun de raconter sa journée.

Cette année, mon mari a insisté pour que les enfants (qui ont six et quatre ans) fassent leurs lits, et le samedi chacun nettoie sa chambre et passe l'aspirateur. Au début il a fallu se battre pour obtenir cela d'eux.

Samedi dernier, Harry était au bureau et moi à l'école; quand nous sommes rentrés, la personne qui les gardait nous dit que les enfants avaient insisté pour faire eux-mêmes leurs chambres. Maintenant ils éprouvent une vraie fierté à montrer leurs lits bien faits et leurs chambres bien rangées.

*Et voici l'histoire d'une maman américaine:*

Tim avait sept ans lorsque ses trois grands frères quittèrent la maison; il se retrouva donc tel un fils unique. Un problème, dans maints foyers américains, vient de ce que la mère contrôle tout, au lieu de laisser le père occuper la place que Dieu lui a prescrite, celle de chef de famille. Donc, j'avais Tim sous ma coupe. Si Dick, mon mari, voulait le discipliner, je le protégeais

ou le dorlotais. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Dick se mettait dans de telles colères contre ce garçon, je trouvais qu'il exagérait.

J'avais appris depuis peu à me tourner vers Dieu lorsque les choses n'allaient pas, pour demander Son aide et voir si par hasard il y avait des torts de mon côté. La réponse vint: «Dick n'est pas fâché contre Tim mais contre toi!» Je racontai cela à Dick et il reconnut que c'était vrai.

Désormais, lorsque Dick était sévère avec Tim, même si je trouvais cela déplacé, ou qu'il dépassait les limites, je ne m'en mêlais pas et soutenais mon mari. Ainsi Tim ne pouvait plus se tourner vers moi pour me faire céder. Il s'ensuivit un plus grand sentiment de sécurité en Tim; lui et son père devinrent de bons amis, et le sont toujours.

Depuis cette époque, j'ai constaté à quel point les enfants savent exploiter les divergences entre leurs parents. Je suis reconnaissante d'avoir appris à écouter Dieu et à trouver l'unité qui fortifia notre famille et nous donna une foi. Nos fils sont maintenant des citoyens responsables engagés dans la vie, et se préoccupent des autres et de leur pays.

*Les parents de Carine travaillent tous deux à l'université d'Oxford. La maman raconte:*

Quand je décide d'être ferme sur tel ou tel sujet, les enfants le sentent avant même que j'aie besoin de le manifester. Par exemple, Carine, à quatre ans, s'emparait de ma trousse de maquillage et de mes bijoux, tantôt les cachant dans son propre tiroir, tantôt les utilisant sur elle pendant que j'avais le dos tourné. Cela dura des semaines. Je sentis que c'était très important qu'elle apprenne à respecter ce qui appartient aux



autres. J'eus alors l'idée de lui offrir de petits bijoux bien à elle et quelques vieux produits de maquillage, dont une brosse à sourcils qu'elle pouvait ranger à côté de la mienne.

Il lui était défendu d'entrer dans ma chambre quand je n'y étais pas, et je décidai de la fermer à clef si elle continuait à désobéir. Mais aussitôt que j'eus pris cette décision d'agir, elle arrêta de venir prendre mes affaires. C'était comme si elle avait senti que je ne me laisserais plus faire et qu'il était temps de cesser ce petit jeu.

*Quand nos enfants étaient de mauvaise humeur, je leur disais: «Si vous voulez bouder, allez dans votre chambre. Si vous décidez d'être de bonne humeur, nous serons contents de vous avoir avec nous.» Invariablement elles préféraient le cercle de famille à un isolement volontaire. Elles s'étaient rendu compte qu'elles pouvaient souvent décider elles-mêmes de couper court à leur mauvaise humeur au lieu d'en être la pauvre victime. Bien sûr, certaines humeurs avaient une origine plus profonde et il fallait alors chercher d'où elles venaient.*

Digna, qui vint au monde avec l'aide d'une sage-femme fort compétente, prit l'habitude de s'endormir au moment où elle aurait dû boire. La sage-femme me montra plusieurs façons de la réveiller.

— Dès que le cordon est coupé, disait-elle, l'enfant essaie d'avoir autorité sur vous. Il vous faut décider qui va gouverner.

La lutte pour le contrôle commence de bonne heure, mais nous nous sommes rendu compte qu'elle ne doit pas dominer notre vie. Il y a une autre façon d'agir.

Lorsque Edith-Anne avait quatre ans, elle entra dans des crises de rage épouvantable. Elle se roulait

par terre, se débattant et poussant des cris perçants chaque fois qu'elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait. Pour avoir la paix j'avais souvent cédé.

Une amie observa :

— C'est mauvais pour cette enfant de sentir qu'elle peut vous dominer. Qu'allez-vous faire pour elle ?

Nous n'en savions rien. Nous décidâmes de demander à Dieu de nous le montrer, car nous voyions bien que cela ne servait à rien de pinailler sur tout ce qui n'allait pas. Cela rendait la vie insupportable à tout l'entourage. Nous eûmes la pensée d'insister sur trois points précis. Edith-Anne devrait :

— faire son lit et ranger sa chambre chaque matin avant le petit déjeuner ;

— terminer tout ce qu'il y a dans son assiette ;

— mettre les vêtements qu'on lui a dits et ne pas en changer sans y être autorisée.

Et il y avait un quatrième point pour moi : ne pas éviter de contrecarrer sa volonté même si cela doit provoquer l'éruption du volcan !

Nous fîmes part à Edith-Anne de nos décisions sur ces trois points. Elle ne fit aucun commentaire. Le lendemain matin, je constatai que sa chambre était dans un désordre épouvantable. Je lui dis de la ranger avant de descendre. Moins d'une minute après, elle était en bas. Je demandai :

— As-tu remis ta chambre en ordre ?

— Oui, dit-elle, mais ne va pas voir maintenant...

Bien sûr, nous sommes remontées... et avons vite rangé la chambre ensemble.

Comme nous nous montrions fermes sur ces questions, elle devint une enfant bien plus heureuse. Les crises de rage disparurent presque complètement ; c'était pour elle une sécurité de savoir ce qu'on attendait d'elle et jusqu'où elle pouvait aller. Je crois qu'elle comprit

que je n'avais plus peur de croiser sa volonté, et les oranges semblèrent s'apaiser avant même d'avoir éclaté. Elle sentit aussi qu'il y avait unité entre Paul et moi et qu'elle ne pouvait pas nous faire marcher l'un contre l'autre. Vous savez de quoi sont capables les petites filles avec leur père!

*Une amie française, habitant Lyon, a deux garçons pleins de vie:*

C'était une de ces soirées où la mère, au bout de son rouleau, a trente-six choses à faire en même temps, tandis que les enfants sont fatigués et excités. Mon fils de neuf ans, qui prenait son bain, était insupportable. J'entrai et lui donnai une claque en m'écriant :

— Oh! je te tuerais! mais je te tuerais!

Aussitôt que j'eus dit cela, je fus remplie de honte.

Au moment du coucher, je sentis que je ne pouvais pas le laisser s'endormir sans avoir remis les choses au point. Je ne pensais pas devoir m'excuser, car il s'était mal conduit; mais je lui demandai :

— Qu'est-ce que tu as ressenti quand je t'ai parlé si méchamment?

D'une petite voix timide, il répondit :

— Moi aussi, j'ai quelquefois eu envie de te tuer, mais je n'ai pas osé le dire.

Alors nous avons ri ensemble: nous nous sentions si semblables et proches l'un de l'autre...

Mais je dus accepter que de tels incidents révèlent ma vraie nature, alors que je les considérais comme des parenthèses dans ma vie de mère admirable, prenant si bien soin de ses enfants.

J'y repensai davantage pour découvrir ce qui, plus que la fatigue, me poussait à agir ainsi. Il m'apparut que lorsque pour une raison ou une autre (et en général

il y a une raison précise) je ne laisse pas Dieu contrôler ma vie, j'essaie immédiatement de contrôler ma famille. Une fois, mon fils fit cette remarque :

— Maman, tu es comme une reine ici.

Il avait raison, et ce n'était pas un compliment !

### *Une autre maman, de Californie :*

L'autre jour, notre fils de dix ans et quelques camarades découvrirent des revues du genre *Playboy* dans une poubelle voisine. Naturellement cela les excita beaucoup et ils s'enfermèrent tous dans la chambre de John pour les feuilleter. Puis ils les cachèrent et se promirent de garder le secret.

Cependant, ce soir-là, John était visiblement préoccupé, et il prétendit qu'il ne pouvait rien dire parce qu'il avait promis aux autres de se taire. Je lui dis :

— Je te connais assez pour sentir que tu as un poids sur le cœur et que tu ne seras pas heureux tant que tu n'auras pas pu en parler avec Papa ou moi. Nous sommes capables de garder un secret, tu sais.

Alors il raconta tout, très embarrassé, et nous eûmes une bonne conversation. Son père avait déjà parlé une fois avec lui des « réalités de la vie » et John savait qu'il pouvait discuter de tout avec nous. Dieu a donné le sexe dans un but merveilleux. Il nous a aussi donné ce qu'il faut pour nous nourrir. Mais on peut se détraquer complètement si l'on mange trop (surtout du chocolat !), et il en est de même avec le sexe si on l'utilise pour de mauvaises raisons.

Nous nous mîmes d'accord : il dirait à ses amis que nous allions vendre ces revues comme papier de récupération et ils se partageraient l'argent. Il réussit à convaincre les autres que c'était bien la chose à faire.



*Les mères ont aussi leur sensibilité:*

Edith-Anne prenait des leçons de piano depuis l'âge de huit ans, à sa propre demande. Elle aimait bien jouer, mais pas étudier. Un après-midi, peu avant ses douze ans, je m'étais assise auprès d'elle au piano pour l'encourager à faire ses exercices. Mais je n'arrivais à aucun résultat; plus je la poussais, plus elle résistait. Une discussion s'éleva; aucun de mes arguments ne portait.

Finalement, je ne sus plus que dire, je me sentis totalement impuissante et vaincue, et je me mis à pleurer. Je crois que je n'avais jamais pleuré devant Edith-Anne. Il y eut un silence total. Elle était stupéfaite. Au bout d'un moment, je dis :

— Ton papa et moi essayons de te donner une bonne éducation, nous essayons de te donner ce qu'il te faut sans te gâter, mais nous avons dû échouer en partie.

Elle jeta ses bras autour de mon cou en sanglotant :

— Ce n'est pas de ta faute, je suis si égoïste et ingrate... Je te demande pardon !

De ce jour, nos relations ont complètement changé; il semble que nous sommes sur la même longueur d'onde au lieu de tirer chacune de notre côté.

*Du Kenya, une mère parle de son petit garçon qui devait aller en pension pour la première fois:*

Frank a su de bonne heure qu'il devrait un jour être pensionnaire dans l'école où son père était allé lui-même dans sa jeunesse. Nous l'avons préparé en parlant souvent avec lui de tout ce que cela représenterait, de sorte qu'il était un peu au courant de ce qui l'attendait. Mais évidemment, lorsque le moment arriva pour de bon, ce fut dur pour lui comme pour nous, d'autant plus qu'il n'avait jamais passé une nuit loin de ses parents. Il n'avait que sept ans et demi et cela semble bien jeune pour quitter sa famille.

Nous le conduisîmes à l'école un soir de septembre, pensant que nous avions pris la bonne décision et ayant bon espoir, malgré un peu d'appréhension et de légers doutes. Deux semaines après, nous eûmes l'occasion de lui rendre visite. Nous fûmes stupéfaits de son changement. Il avait mûri et grandi dans ce court laps de temps. Il nous fit tout visiter, nous montra son travail, manifestant un réel intérêt et de la fierté à bien entretenir toutes ses affaires. Cela avait été dur pour lui d'avoir à se débrouiller tout seul — par exemple de savoir qu'il retrouverait ses vêtements le matin dans l'état où il les avait laissés la veille! Dans ses lettres, aussi, il était plein d'entrain, s'enquérant de chacun des membres de la maisonnée.

Au bout de cinq semaines d'école, les vacances de mi-trimestre le ramenèrent pour quatre jours. Il apprécia tout beaucoup plus qu'avant: ses jouets, son vélo,

et la nourriture. Naturellement il n'avait pas envie de repartir, mais il savait qu'il le fallait et, bien qu'il y eût quelques larmes, il se montra très brave. Le dernier matin, il avait écrit pendant un moment de silence en famille: «Je suis triste de partir. J'aimerais une photo pour ne pas vous oublier. Je suis content que Papa ait son anniversaire. J'ai été heureux ici.»

Il apprend à s'exprimer et cela l'aide aussi.

J'avais remarqué moi-même combien je désirais le garder près de moi et pensais que nous, ses parents, étions les seuls à pouvoir faire ce qu'il y a de meilleur pour lui. Et voilà que soudain on perd le contrôle et l'on s'inquiète de savoir si tout ira bien. Mon mari me dit alors:

— Dieu aussi prend soin de lui, tu sais.

*Comment l'un des parents peut-il faire face à la situation lorsqu'il se retrouve seul avec de jeunes enfants? Voici ce que dit une veuve anglaise:*

Ma fille n'avait que sept ans et mon fils quatre lorsque je perdis subitement mon mari. Tout d'abord je ne pouvais envisager la vie sans lui; il était si merveilleux comme père et comme époux. Mais en pensant à l'amour de Dieu pour nous en tant que famille, et à la foi de mon mari, je trouvai le courage d'accepter cette épreuve comme étant Sa volonté et une expérience de la Croix.

J'avais de sérieux problèmes avec Diane, ma fille, qui avait de violentes réactions contre moi. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle était constamment agressive. Je mis cela sur le compte de la mort de son père, qui lui manquait beaucoup, car ils s'entendaient très bien.

Mes deux enfants allaient à une petite école. Un jour, il y eut un spectacle musical. Les enfants avaient à chanter plusieurs chansons et à dire quelques lignes; tous y prirent beaucoup de plaisir. Au rideau final, les enfants étaient assis au pied des projecteurs, tournant le dos au public et regardant le chœur chanter le final.

Le premier soir, lorsque le public applaudit, la plupart des enfants se retournèrent et sourirent à la ronde. On leur expliqua qu'ils avaient reçu leur part d'applaudissements avant, et que cela détournait l'attention du chœur s'ils se retournaient. Le deuxième soir, Diane seule se retourna. Le metteur en scène en fut fâché. Une des personnes qui s'occupait des enfants dit à Diane qu'elle devrait demander à Dieu pourquoi elle s'était retournée.

Dans cette école, les enfants avaient l'habitude d'écouter régulièrement leur voix intérieure et, le lendemain matin, après leurs quelques minutes de silence habituelles, ma fille ne fit aucune allusion à la pièce, mais dit :

— Je suis jalouse de mon frère. Je ne sais pas ce qu'il faut faire.

Une des institutrices suggéra qu'elle aimerait peut-être m'en parler — ce qu'elle fit, avec de grandes difficultés, ajoutant qu'elle sentait que j'aimais son frère John plus qu'elle. Cette idée que je puisse être pareillement injuste me parut terrible; mais en y réfléchissant je me rendis compte que cela me demandait de plus en plus d'efforts de rester patiente avec Diane, alors qu'elle se montrait de plus en plus rebelle. John, lui, exploitait la situation en se montrant charmant — et content de lui — tandis que sa sœur se montait contre moi.

Ce fut un tournant dans la vie des enfants. Diane comprit qu'il y avait une autorité supérieure vers laquelle nous pouvions toujours nous tourner; et John,



qui était en train de devenir un enfant gâté, ignorant les limites qu'il devait respecter, y trouva un nouveau sentiment de sécurité.

*Un journaliste australien fait part de l'expérience qu'il fit avec son fils :*

Sur le terrain de foot, il était sans peur, mais le soir il ne pouvait pas s'endormir sans sucer son pouce. André avait neuf ans et, malgré les efforts désespérés de ma femme et de moi-même, il semblait que cette habitude ne cesserait jamais.

Nous avons essayé d'enduire son pouce avec des mixtures amères ou de coudre les manches de son pyjama, mais nous nous sommes rendu compte que cet assaut direct ne faisait que mener à un affrontement de nos volontés — la nôtre contre la sienne.

Un soir, j'étais agenouillé près de son lit pour prier avec lui lorsque je me surpris moi-même à lui demander :

— As-tu jamais demandé à Jésus de t'aider à ne plus sucer ton pouce ?

Je vois encore ce regard pénétrant avec lequel il me répondit :

— Ça marche peut-être pour toi, pas pour moi.

— Ce n'est pas du tout si simple pour moi, dis-je. Chaque jour je dois demander à Jésus Son aide là où je n'y arrive pas tout seul.

— Et qu'est-ce que c'était aujourd'hui ? demanda-t-il alors, en appuyant sur *aujourd'hui*.

Dans un éclair je me souvins — et comme j'aurais souhaité ne pas me souvenir ! Un débat intérieur s'éleva en moi. Ce n'était pas un exemple qui pourrait l'aider ; cela lui ferait même peut-être du mal... Cependant nous nous étions donné pour règle de toujours répondre avec

une totale franchise aux questions posées avec sincérité — et il n'y avait aucun doute sur le réel intérêt d'André dans sa question lorsqu'il me regarda droit dans les yeux.

— Eh! bien... voilà, j'ai dû demander à Jésus de m'aider à ne plus regarder une image sur la couverture d'un journal.

— Quelle image?

A un adulte j'aurais pu répondre qu'elle était suggestive, mais à André je dis simplement :

— Elle était sale.

— Et tu as encore regardé une fois?

Je pus répondre que non, avec le soulagement qu'on imagine!

Ensuite il fit sa prière. Je ne me souviens pas des termes dans lesquels il sollicitait de l'aide. Ce que je sais, c'est que depuis ce jour-là il ne suça plus jamais son pouce.

Des années plus tard, André nous confia que ce qui l'avait le plus aidé, c'est que nous étions toujours prêts à être entièrement honnêtes avec lui sur nos faiblesses, quelle que soit son attitude à lui.

*Une doctoresse anglaise se désolait du caractère de sa petite fille et s'avouait vaincue:*

La vie me paraissait plaisante et sans problèmes jusqu'au jour où les enfants devinrent de petites personnalités dotées d'une volonté propre que je ne pouvais contrôler. Notre deuxième fille, Lucie, m'apparut la plus difficile. Elle me suivait constamment dans toute la maison en traînant et pleurnichant, ce qui devenait exaspérant. Nos relations en étaient de plus en plus tendues, et il m'arrivait de la saisir et de la secouer pour faire cesser ses pleurs. Naturellement cela n'avait

aucun effet; je le savais, mais c'était plus fort que moi, bien qu'ensuite je me sentis coupable.

A l'âge de trois ans, elle en était arrivée à piquer de vraies crises de nerfs. Cela arriva une fois dans un magasin: elle se coucha par terre en hurlant. Plus jamais je ne l'emmenai faire les courses!

J'en étais très irritée — moi qui étais médecin, sensible et intelligente, je ne savais pas m'y prendre avec ma propre fille! J'étais vaincue par un petit enfant. Les choses allèrent en empirant jusqu'à ce qu'un soir, désespérée, je tombai à genoux (ce qui ne m'arrivait jamais; nous allions rarement à l'église et ne pensions guère à Dieu à cette époque). Je m'écriai:

— Mon Dieu, que dois-je faire de cette enfant?

La réponse fut immédiate, aussi claire que si quelqu'un l'avait articulée: «Tu sais très bien ce que tu devrais faire. Recommencer à M'écouter.»

Alors je le fis. J'avais été élevée dans le respect de la valeur qu'il y a à commencer sa journée en écoutant Dieu. Je décidai de me lever une demi-heure plus tôt pour m'y remettre. Ce fut toute une bataille, car cela provoqua une vive opposition chez mon mari. Mais je remarquai très vite une différence chez les enfants. Ce n'était pas eux qui avaient eu tort, mais moi. Je m'aperçus aussi que je pouvais beaucoup mieux organiser ma journée et avoir ainsi plus de temps à consacrer aux enfants. Nos relations s'améliorèrent. Puis, comme un nouveau cadeau, vint la décision de mon mari de se joindre à moi dans ce moment de silence matinal.

Notre troisième fille, Elisabeth, devint très difficile vers douze ans. Un mur commençait à s'élever entre nous. Elle se passionnait pour les fleurs des champs. Un matin, j'eus la pensée de passer du temps avec elle pour récolter et sécher de ces fleurs. Cela ne m'intéressait pas le moins du monde et je n'avais aucune envie

de m'y mettre. Mais nous commençâmes à partir en promenades, tantôt les deux seules, tantôt avec les autres filles, et c'était à qui découvrirait le plus grand nombre de variétés. Elisabeth eut bientôt un gros album de fleurs séchées — mais surtout nous nous sentîmes à nouveau proches l'une de l'autre.

*Des études montrent que les enfants adoptés, même très bien soignés par leurs nouveaux parents, se sentent quand même souvent négligés et grandissent dans un sentiment de frustration.*

*Voici comment une jeune femme du Yorkshire a aidé les siens :*

Nous avons adopté deux enfants, Jenny et Michel.

Passant la matinée avec une jeune maman et son bébé, Jenny — qui avait sept ans — assista pour la première fois à l'allaitement maternel, et fit cette remarque :

— Je crois que j'ai été nourrie comme ça les trois premières semaines de ma vie.

Suivit une discussion sur les avantages de l'allaitement au sein ou au biberon, et Jenny expliqua :

— Vous voyez, j'étais la fille d'une petite étudiante.

La jeune femme fut très frappée par sa liberté de parler sans hésitation ni embarras.

En fait, Jenny avait trois ans lorsqu'elle me posa pour la première fois des questions sur sa vie de bébé. Je lui racontai comment nous l'avions rencontrée, qu'elle était restée endormie tout le temps où nous l'avions eue dans nos bras, et que nous l'avions ramenée à la maison le lendemain, pour qu'elle habite chez nous — tellement heureux d'avoir une petite fille, car nous n'avions jamais pu avoir d'enfant à nous. Durant

des semaines, Jenny me réclama encore et toujours cette histoire. Elle ne posa guère de questions sur ce qui s'était passé avant qu'elle ait six semaines, bien que le fait d'avoir grandi « dans le ventre d'une autre dame » ait été évoqué.

Un dimanche, alors qu'elle avait six ans, Jenny jouait avec Michel à imaginer que j'étais leur bébé; et ils s'amusaient beaucoup à s'occuper de moi. Tout ce que j'avais à faire était de pousser les petits cris nécessaires, et je me reposais agréablement! Quand je me redressai, Jenny jeta ses bras autour de mon cou :

— Oh! Maman, dit-elle, je te connais depuis toujours, n'est-ce pas, à part ces six premières semaines où j'étais avec cette horrible dame qui ne voulait pas de moi?

Je répondis que ce n'était pas du tout cela, et je lui parlai de sa mère qui avait quatorze ans et qui, au moment de l'adoption, nous avait fait parvenir un message pour que nous disions à Jenny qu'elle l'aimait beaucoup, mais nous laissait devenir pour elle une maman et un papa parce qu'elle n'avait pas la possibilité de bien l'élever elle-même.

Alors les deux enfants posèrent des questions chacun sur sa mère, et je répondis ce que je savais, mettant l'accent sur l'amour et le soin que chacune avait manifesté. Ainsi, la mère de Michel lui avait tricoté un châle. Ils demandèrent s'ils pourraient voir leurs mères et on discuta de cette question épineuse. Je ne savais pas où elles étaient, et c'était sans doute mieux ainsi; ils l'acceptèrent. (Mais il est certain qu'ils y penseront encore.)

Michel, comme d'habitude, se montra assez réaliste, mais Jenny était très émue. Moi aussi. Je craignis qu'elle n'en dorme pas cette nuit-là. En fait, elle pensait plus à moi qu'à elle-même avec une compassion touchante.

Je me souviens lui avoir dit, en la mettant au lit, encore tremblante, qu'il y aurait un petit coin triste dans son cœur, j'en étais sûre, mais que c'était ainsi pour la plupart des gens et que nous avions beaucoup, beaucoup de chance d'être ensemble en tant que parents et enfants, et frère et sœur.

Le lendemain, Jenny entra dans une nouvelle école, et ce fut comme si elle s'engageait dans une voie neuve. Elle s'y lança tel un canard sur l'eau. Elle semblait débarrassée d'un grand poids et, depuis, elle a toujours gardé cette liberté. Nos enfants vivent dans la confiance et la sécurité, sans être trop précoces ni effrontés. Je pense que c'est le résultat de notre franchise et du fait que nous avons toujours abordé les problèmes de front, en famille.

## Parents et adolescents

*La plupart des parents voient avec inquiétude approcher le moment où leurs enfants entreront dans l'adolescence et où le trop fameux fossé des générations risquera de se creuser. Psychologues et sociologues discutent en long et en large de ce fossé et démontrent qu'il est inévitable. Mais l'est-il réellement? Faut-il que nous braquions sur lui toute notre attention?*

*N'est-il pas plus important pour nous, parents, de préparer nos enfants à quitter la maison armés pour affronter la vie telle qu'elle est, et capables de s'attaquer dans un esprit constructif à ce qu'ils verront de faux? Ce chapitre traite des difficultés des adolescents à devenir adultes et de l'aide — ou de l'embarras — que peuvent leur apporter leurs parents.*

*Une mère rentrant après minuit de son travail découvre que sa fille de seize ans n'est pas encore revenue d'une surprise-party. Que faire? C'est ce qui est arrivé à une infirmière hollandaise:*

Je décidai de me mettre au lit et de lire en l'attendant. Mais je me sentais de plus en plus fâchée et je ressaisais le sermon bien senti par lequel j'allais l'accueillir. Puis je me dis que c'était le moment ou jamais de demander à Dieu la sagesse dont j'avais besoin. Il me vint l'idée inattendue d'entreprendre tout de suite ce

que j'avais l'intention de faire le lendemain matin. Je me mis donc à faire le ménage!

Au moment où je rangeais l'aspirateur, Julie arriva; il était 2 h. 15! Je l'accueillis tranquillement:

— Tu as dû passer une bien bonne soirée. Je viens juste de finir d'aspirer.

Elle changea de visage: il était visible qu'elle s'était attendue à un sermon magistral et s'y était préparée. Toutes ses défenses tombaient et elle s'excusa d'être si tard. Elle n'avait pas voulu rentrer seule à bicyclette par une route sombre et avait attendu ses amies. Elle se mit à me raconter toute sa soirée — qui était là, ce qu'ils avaient fait — ce qu'elle ne m'aurait jamais dit autrement. Mais elle comprit aussi combien j'avais pu m'inquiéter, et qu'elle aurait dû téléphoner pour dire qu'elle serait en retard.

Quand il y a de la tension dans l'air, il ne faut pas que je cède pour avoir la paix, ni que j'affirme mon autorité avec force, mais que je me fie à la sagesse de Dieu: il me montrera la bonne façon de m'y prendre, si je la cherche vraiment.

*Il y a mieux à faire que de nous tourmenter pour nos jeunes, nous dit une mère américaine:*

Un soir, lorsque Marie, notre plus jeune fille, rentra d'une soirée, nous étions couchés, mais ne dormions pas encore.

— Bonne nuit! Tu es bien rentrée? l'appelai-je.

Elle vint s'asseoir au pied de notre lit et nous dit:

— Papa, Maman, j'ai discuté avec Anne: vous vous faites tellement de souci pour nous que tout ce que nous sentons est votre souci. Mais ce que nous voudrions, c'est votre affection.

Son honnêteté contribua à dégeler mon cœur qui



s'était refroidi à son égard et à celui d'Anne, depuis qu'elles s'étaient mêlées à un groupe du lycée qui ne nous plaisait guère.

Le prochain pas fut d'apprendre à connaître leurs amis, de les recevoir chez nous et de les inviter à nous accompagner dans notre cabanon au bord de la rivière. C'est en témoignant plus d'amour que de souci que nous avons aidé nos enfants à traverser cette difficile adolescence.

Un jour, pendant le petit déjeuner avec les enfants, je me décidai à leur parler avec franchise de ce que je faisais à leur âge. Ayant toujours cherché à paraître une mère « bien », il me fut très dur de leur raconter mes tricheries à l'école, mes petits larcins, certaines relations avec des garçons, et finalement de reconnaître ma responsabilité dans l'état du monde où ils devaient vivre. Je fondis en larmes, j'avais l'impression qu'ils ne pourraient plus jamais me respecter, ni m'aimer.

— Maman, dit alors Anne, je ne sais pas pourquoi, mais je ne t'ai jamais aimée autant que maintenant. Moi aussi j'ai beaucoup à me reprocher, et je vais commencer à y mettre de l'ordre tout de suite.

*Et voici le témoignage d'une autre Hollandaise, mère de famille nombreuse :*

Mon mari et moi avons découvert l'écoute intérieure alors que notre fille aînée avait quatre ans. Elle comprit même avant nous que prier signifie aussi écouter. Elle nous dit un jour :

— Maintenant, je sais prier.

Et comme nous lui demandions ce qu'elle disait à Dieu, elle répliqua :

— Je ne lui dis rien, c'est lui qui me parle.

Tout au long des années pendant lesquelles nous

avons élevé nos sept enfants, nous avons appris à faire silence avec eux, et à mieux le faire grâce à eux.

Notre fille Hélène, pour qui c'était tout naturel depuis l'âge de quatre ans, en parlait à ses amies de classe. Mais, à quatorze ans, elle commença à s'intéresser à un garçon et cessa peu à peu de se tourner vers Dieu.

Un jour, l'année de ses quinze ans, mon mari et moi nous rendîmes compte qu'elle allait nous demander l'autorisation de faire quelque chose qui lui tenait très à cœur, mais avec quoi nous ne pouvions pas être d'accord. Je prévoyais une violente scène, avec larmes et cris. Nous nous sommes alors mis à genoux pour promettre à Dieu de ne pas dire oui à nos enfants si nous sentions que nous devions dire non.

Le lendemain matin, je pris mon petit déjeuner avec Hélène et, au bout d'un moment, elle exposa sa requête. Je dis :

— Hélène, hier ton père et moi avons promis à Dieu à genoux que nous ne dirions jamais oui si nous sentions que lui disait non. Et notre réponse est : non.

Il y eut un long silence. Elle finit son déjeuner, dit au revoir d'un ton amical et partit. Elle ne souleva plus jamais le sujet.

J'étais heureuse d'avoir fait cette découverte : lorsque nos enfants savent que leurs parents essaient sincèrement d'obéir à Dieu, ils ne veulent pas interférer entre Dieu et nous. Ainsi, notre obéissance peut les aider à accepter ce qui va parfois à l'encontre de leurs propres désirs.

*J'ai une amie allemande dont les parents possédaient de grands domaines dans ce qui est aujourd'hui l'Allemagne de l'Est. Pendant la guerre, ils perdirent*

*plusieurs membres de leur famille et tout ce qu'ils possédaient. Elle raconte sa crise d'adolescence:*

Je trouvais injuste d'avoir été mise au monde par deux personnes que je devais accepter comme parents. Je détestais la vie: elle ne m'offrait que des difficultés. En grandissant, je devins plus raisonnable, mais je n'avais ni courage, ni espoir.

Je savais qu'il existait un Dieu, mais comment pourrait-Il résoudre mes problèmes?



En fait, je me complaisais dans le découragement et le désespoir. Je m'en rendis compte et je compris que, par ma faute, je me coupais ainsi de l'amour de Dieu. Mais je ne voulais pas accepter ce qu'impliquait cette découverte et, par un triste soir, je pris un somnifère dont j'avalai trois fois la dose maximale.

On me découvrit à temps. Durant trois jours, je ne pus ni voir, ni parler, mais je sentis très clairement que j'étais acculée à une décision. Finalement je cédai: «D'accord, mon Dieu, tu as gagné.» Et, plus effrayée qu'heureuse, je commençai une nouvelle vie.

J'avancai en trébuchant, pas à pas. Quand c'était difficile et que le désespoir me reprenait, quelque chose de profond en moi me disait de ne pas m'arrêter, de continuer, continuer. Il n'était plus question de blâmer mes parents, mes professeurs ou les circonstances, mais de trouver où moi j'avais tort. Cette nouvelle objectivité m'aida à me raccrocher à la vie. Puis je compris que la vie m'avait été donnée, à moi précisément, pour que je prenne des responsabilités — ce qui m'amena enfin à être heureuse.

*Moi aussi, dans mon adolescence, j'ai été pour ma mère une cause de nuits blanches. Cela ne venait pas d'un fossé au sein de la famille, mais de ses craintes à mon sujet: elle voyait que je n'avais pas de but dans la vie et que j'étais ainsi à la merci de n'importe quoi.*

Je suis née dans la jolie province du sud de la Hollande appelée Brabant, et j'y ai grandi avec mes six frères et sœurs. Notre enfance fut très heureuse, bien que nous ayons connu très jeunes les bombardements, le rationnement alimentaire et la menace des camps de concentration. Mes parents ont tous deux connu la prison allemande alors que je n'avais pas dix ans, mais ils avaient une foi inébranlable que nos vies étaient dans les mains de la Providence et non dans celles des Allemands.

Plusieurs scènes de cette époque sont encore gravées dans ma mémoire: les samedis soir où toute la famille faisait des jeux; nos retours de l'école, quand nous trouvions Maman toujours prête à nous écouter autour d'une tasse de thé; le moment que nous passions ensemble le dimanche matin à écouter Papa lire un passage de la Bible et Maman jouer des cantiques sur

notre petit orgue, moment auquel se joignaient souvent nos cousins et des amis, après quoi nous allions tous faire une partie de football, ou de Monopoly s'il pleuvait.

Ma grand-mère maternelle eut une grande influence sur moi. Elle avait perdu deux fils alors qu'ils avaient entre vingt et trente ans, mais elle n'en gardait aucune amertume. Elle avait une foi d'enfant et une formidable joie de vivre. Elle m'apprit à valser lorsque j'avais neuf ans et je lui dois aussi mes premiers mots d'anglais. Après la guerre, elle m'emmena voir des films et des pièces de théâtre que ma mère jugeait inconvenants. Elle adorait jouer à la roulette et gagnait souvent, bien qu'elle sût toujours s'arrêter à temps.

A l'école, mes bulletins portaient généralement : « Pourrait mieux faire si elle voulait », mais rien ne me donnait envie de vouloir ! Après avoir terminé mes études secondaires, je m'installai à Amsterdam avec une amie, dans le grenier d'une maison vieille de trois siècles, au bord d'un canal. Nos lits tremblaient au passage de chaque bateau. Nous avons travaillé toutes les deux dans un magasin de modes, où nous apprenions à faire des chapeaux — et aussi à connaître quelques réalités de la vie qui nous avaient échappé jusque là.

L'année suivante, j'allai à Paris me perfectionner en français et compléter mes connaissances en matière de mode. Ma mère se faisait du souci à mon égard, et elle n'avait pas tort. Nos relations étaient polies, mais je ne lui disais jamais ce qui se passait en moi. Cet été-là, elle me demanda de l'accompagner à Caux, un endroit ravissant au-dessus du lac Léman, où le Réarmement moral tenait des conférences. J'y rencontrai des gens de toutes races et classes et, parmi eux, des jeunes qui semblaient avoir un but dans leur vie, ainsi qu'une ac-

trice de Hollywood avec qui je me sentis en confiance.

Au bout de quelques jours, il m'apparut clairement que j'étais devant un choix : ou bien continuer comme avant, complètement centrée sur ma propre carrière et ne pensant qu'à me «réaliser», ou bien utiliser ma vie pour un dessein plus grand. Je commençai à prendre conscience que le monde était peut-être en crise à cause de millions d'individus égocentriques comme moi, qui ne se battaient pour rien d'autre que pour frayer leur chemin.

Un soir, j'assistai à une pièce de théâtre dont l'action se déroulait dans une université. Le premier acte montre la vie telle que nous la connaissons, libre et facile. Le deuxième acte montre la même université, mais sous un régime totalitaire où règne la peur. En regardant ce deuxième acte, ce fut comme si mon enfance en Hollande occupée défilait sous mes yeux, et une voix me disait : «Souhaites-tu que tes enfants passent un jour par là ? Si cela va mal dans le monde, tu ne pourras blâmer personne. A cause de ton égoïsme, tu n'auras rien pu empêcher.»

Le lendemain matin, je me sentis au fond du trou. Je savais que le genre de vie que j'avais mené à Paris ne pourrait plus me satisfaire, mais, d'un autre côté, décider de m'en remettre à une Autorité supérieure — ce que m'avait suggéré mon amie d'Hollywood — était une perspective qui me faisait peur.

J'allai lui parler. Après une très longue conversation, nous nous sommes mises à genoux et je dis à Dieu : «D'accord, mon Dieu, je te donne ma vie, sans conditions.» C'était comme si je signais un contrat, et je compte l'honorer pour le restant de mes jours. J'avais l'impression d'être sortie d'un long tunnel sombre. Il me fallut réparer bien des torts, surtout envers ma mère. Nous sommes devenues, et restées, de très

bonnes amies. Ma décision marqua le début d'une vie si aventureuse et si satisfaisante que je n'hésite pas à la recommander à tout le monde!

*Comment des parents peuvent-ils préparer une adolescente à affronter la vie à l'université? Voici le récit d'un ménage anglais:*

Notre fille obtint une bourse pour aller à l'université et cela nous remplit de joie et de fierté. Mais elle avait neuf mois à attendre avant d'y entrer et, après toutes ses années d'école, elle éprouvait un véritable vertige à se voir libre de faire des masses de choses: suivre un cours de dactylo, apprendre à conduire, aller à l'étranger ... Nous en discutons sans cesse. Nous la laissons libre de décider, mais elle avait l'habitude d'écouter avec nous la voix intérieure lorsqu'il y avait des décisions à prendre et elle appréciait le sentiment de sécurité que cela lui donnait. Aussi nous demanda-t-elle si nous l'aiderions à faire son choix de cette façon.

Cependant nous étions un peu saturés par la question. Nous avons l'impression qu'elle voulait surtout avoir notre accord sur ses projets, et pas tellement découvrir ce que Dieu attendait d'elle durant ces neuf mois.

— Le monde n'a pas besoin d'une intellectuelle égo-centrique de plus, me dit mon mari un matin. Si elle n'est capable de penser qu'à elle-même et à ses projets, il vaudrait mieux qu'elle n'aille pas à l'université, mais qu'elle entreprenne quelque chose d'utile aux autres.

C'était aussi mon avis, mais je trouvais difficile de le lui dire. Ne risquions-nous pas de perdre sa confiance pour toujours en étant aussi directs?

Quand vint le moment de notre entretien, elle arriva très sûre d'elle. D'emblée son père lui exposa sa pensée. Silence de mort. Les larmes jaillirent, puis soudain elle dit :

— Je viens de me rappeler que j'ai promis à Une Telle de passer la voir dans dix minutes, il faut que j'aille.

Elle se précipita dehors, tandis que mon mari et moi nous nous regardions en silence.

Elle revint un peu plus tard, ayant retrouvé sa gaieté habituelle et dit à son père qu'il avait raison. Elle passa trois merveilleuses semaines en Italie, puis elle partit pour un camp d'été où l'on préparait un spectacle musical. Elle avait déjà fait de la mise en scène et espérait bien y participer, mais en arrivant elle apprit qu'il y avait surtout besoin de monde à la cuisine. Elle passa donc l'été — assez pluvieux — sous la tente, faisant la cuisine pour une bande d'affamés. Plus tard, elle nous dit que cela avait été une préparation hors-pair à la vie universitaire.

*Il y a sans doute davantage d'adultes alcooliques que de jeunes drogués. Pourtant la douleur et l'angoisse de voir son enfant s'adonner à la drogue frappent trop de parents aujourd'hui. Voici ce que racontent un père et une mère aux Etats-Unis :*

Avec nos quatre enfants, mon mari et moi avons une vie de famille heureuse. Mais un jour un coup terrible nous frappa : Cécile, notre cadette, mourut d'une tumeur au cerveau. Elle avait dix-neuf ans.

Suzanne, notre avant-dernière, était déjà mariée et étudiait en Californie. Elle revint à la maison dès qu'elle sut sa sœur mourante. Elles avaient été très proches



l'une de l'autre et la mort si subite de Cécile affecta profondément Suzanne.

— Maman, me demanda-t-elle un jour, pourquoi est-ce qu'on doit souffrir ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Tout ce que je peux faire, c'est de faire confiance à Dieu.

Mes paroles ne pouvaient pas l'aider, car Suzanne n'avait aucune foi.

De retour en Californie, elle tomba dans une profonde dépression et se mit à fumer le haschish. Puis elle prit du LSD. Ce fut pour elle une révélation ; elle crut pouvoir mieux comprendre la vie et la mort. Elle devint peu à peu toxicomane, arrêta ses études et se traîna d'une communauté hippie à l'autre. Son mariage se brisa.

J'appris qu'elle se droguait et j'en fus si désespérée que je demandai à la police d'essayer de la retrouver. Mais il y avait tant de jeunes portés disparus que cela ne donna aucun résultat.

Un jour, soudain, Suzanne téléphona de San Francisco. Elle donna son adresse et raccrocha. Je sautai dans le premier train pour traverser l'Amérique : trois mille kilomètres. Je la découvris sous un vieux hangar, dans un quartier de taudis. La pièce était vide, à part un matelas crasseux.

Des jeunes entraient et me dévisageaient. Je savais que je ne pourrais rien faire avec des paroles. Mon cœur saignait de voir ces gosses. Lorsque ma fille se piqua, je ne pus le supporter, j'éclatai en sanglots. Elle me cria :

— Je te défends de me dire ce que je dois faire.

Je n'avais pas ouvert la bouche.

Le lendemain matin, je téléphonai à mon mari de venir. Il prit l'avion, bien que ce soit au-delà de nos moyens. Dès qu'il vit ce hangar, il déclara :

— Suzanne, je ne resterai pas une minute dans

cette baraque. Si tu veux nous parler, viens avec nous.

Son frère possédait un chalet de vacances dans la région et nous l'avait prêté. A ma surprise, Suzanne accepta de nous accompagner.

Cette nuit-là, j'eus l'impression que Dieu voulait me secouer : « Tu te laisses diriger par la peur, et non par la foi. Tu es paralysée par la peur de perdre Suzanne après Cécile. Suzanne doit décider elle-même comment elle va vivre, et toi, tu ne dois pas t'en mêler. »

Le lendemain matin, je me sentais comme libérée. J'avais une autorité intérieure qui ne venait pas de moi. Je dis à Suzanne :

— Nous n'essaierons plus de te retrouver. C'est à toi de décider si tu veux continuer à vivre ainsi ou prendre un nouveau départ.

Elle s'écroula et pleura. Dans les journées qui suivirent, nous parvînmes à nous parler enfin tranquillement et elle commença à se ressaisir. A notre départ, elle nous embrassa en disant :

— Je suis si contente que vous soyez venus.

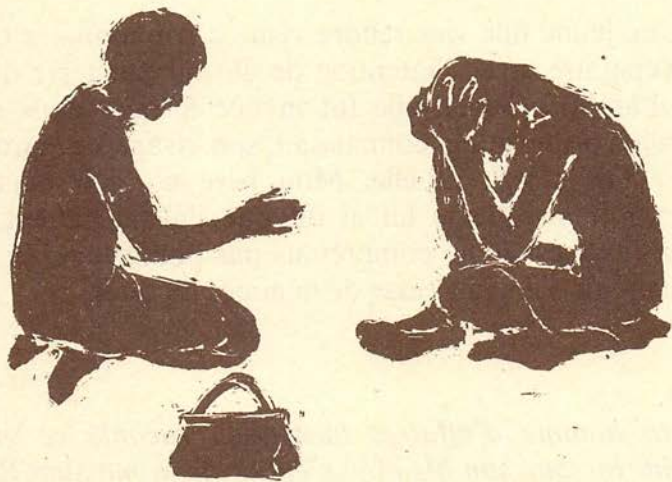
J'étais libérée de ma peur, tout en sachant que Suzanne n'était pas encore tirée d'affaire, qu'elle pourrait même se suicider. Mais après notre visite elle nous téléphona une fois par semaine. Ces conversations constituèrent un lien vital ; je lui racontais tout ce que nous faisons à la maison et lui disais combien nous l'aimions. Je décidai de croire au miracle.

Puis ce fut Pâques. Mon mari et moi envoyâmes à Suzanne un ravissant lys. Nous en avons toujours eu un au jardin au moment de Pâques. Suzanne répondit par retour du courrier : « Il ne faut pas vous faire de souci pour moi. J'ai coupé avec ma vie de hippie et aussi avec les drogues. Il me semble que j'ai traversé la vallée de l'ombre de la mort et maintenant je suis de retour à la vie. Merci d'avoir cru en moi au moment où

plus personne ne le faisait, pas même moi.»

Elle reprit ses études. Nos craintes que l'usage des drogues ait endommagé son cerveau étaient heureusement sans fondement, et elle réussit ses examens.

Tout cela a ouvert mon cœur à l'égard des jeunes, sans plus tenir compte de leur allure, ni de leur aspect vestimentaire. Cela me fait mal lorsque j'entends quelqu'un lancer dans la rue: «Encore un de ces hippies!» Ç'aurait pu être mon enfant. Cette expérience nous a appris surtout à ne jamais juger. C'est en étant sincères sur nos propres besoins que nous avons pu aider d'autres.



J'essayai d'entrer en contact avec des parents de jeunes drogués. Je mis une annonce dans le journal pour les inviter à une rencontre. La première fois il en vint une dizaine, la semaine suivante vingt-cinq. Ces parents, désespérés de ce qui s'était passé dans leur famille, avaient besoin de trouver à qui parler. Au premier abord, certains d'entre eux ne voyaient pas en quoi ils auraient pu aider leur fils ou leur fille. Mais

bientôt quelques-uns renoncèrent à de vieilles habitudes telles que l'alcool ou la cigarette. En découvrant une nouvelle liberté, ils trouvaient aussi de l'espoir pour leurs enfants.

Cette action se développa tellement que nous ne pouvions plus nous en occuper seuls et le Département de la Santé publique s'en chargea. Ce fut le début de l'Association anonyme des parents de toxicomanes.

*Un sûr moyen de perdre le respect des jeunes est de tout laisser passer, sans exiger aucun critère:*

Une jeune fille vint rendre visite à son ami à la Cité universitaire, avec l'intention de dormir par terre dans sa chambre. Quand elle fut invitée à loger dans une famille voisine qui la connaissait, son visage s'éclaira :

— Oh merci, dit-elle. Mon père n'a fait aucune objection lorsque je lui ai dit que j'allais m'installer chez Jacques. Je ne comprenais pas pourquoi et je me demandais s'il avait cessé de m'aimer ou quoi.

*Un homme d'affaires australien raconte ce qu'il advint lorsque son fils aîné s'enfuit de la maison. Rien qu'aux Etats-Unis, cela arrive chaque année à plus d'un demi-million d'adolescents.*

Jim est l'aîné de nos huit enfants — cinq garçons et trois filles. Nous étions onze à table, car nous avons adopté un gosse qui fit bientôt partie de la famille et partagea toutes nos vicissitudes. Nous nous sentions proches les uns des autres et passions d'heureux moments ensemble.

Mais un jour, notre fils partit. Quel choc terrible! Nous avons eu nos prises de bec, tout comme nos bonnes plaisanteries. Parfois, il y eut de bruyantes menaces de quitter la maison lors de scènes explosives. Il y eut même quelques départs temporaires, mais l'idée de la bonne cuisine de Maman était toujours assez alléchante pour provoquer le retour au bercail. Mais cette fois, il était parti pour ne plus revenir.

La vie était devenue difficile pour mon épouse, qui devait faire face à ma philosophie: toi, tu t'occupes de la maison et des enfants, moi j'ai assez avec mes affaires. L'idée n'était peut-être pas mauvaise en théorie, mais, comme je me laissais absorber par mon travail au point de négliger les enfants, j'avais perdu leur respect. Ils n'avaient plus confiance en leur père.

En grandissant, ils ne se laissèrent plus impressionner par ma méthode forte, qui consistait à imposer ma volonté. Ma femme s'épuisait en essayant d'être pour eux à la fois le père et la mère. Nos accrochages devinrent plus fréquents parce qu'elle cherchait à protéger les enfants de mon courroux quand ils refusaient de plier.

C'est alors que surgit un nouvel élément. Notre cadette, revenant de l'école primaire, raconta que sa maîtresse avait parlé à toute la classe d'écouter les directions de Dieu. Notre fille avait consacré un moment à cette écoute. La pensée lui était venue de nous avouer qu'elle avait gardé l'argent qui lui était donné pour la collecte de l'église. Elle en demanda pardon. Puis elle eut une autre pensée: prendre dans son argent de poche de quoi doubler chaque semaine cette somme à mettre dans le tronc.

Elle nous dit que l'institutrice avait expliqué qu'on trouve ce qu'on doit faire en se guidant d'après quatre critères absolus d'honnêteté, pureté, oubli de soi et

amour. Cela nous donne plus de chances de connaître la volonté divine.

Naturellement cela nous fit très plaisir, à ma femme et à moi. Je pensai que tout cela était excellent pour ma fille et pourrait aider le reste de la famille. Eux, pendant ce temps, se disaient que ce serait bon pour moi !

L'institutrice mettait en scène non loin de chez nous une pièce de théâtre avec un groupe d'amateurs. Ma femme et ma fille y allèrent et je les accompagnai à contre-cœur. Cette pièce, *L'Echelle* de Peter Howard, parlait d'un homme qui grimpait au sommet de l'échelle du succès, prêt à vendre les secrets d'Etat aux puissants financiers qui l'avaient hissé au sommet. Plus il s'engageait dans cette voie, moins il pensait à sa femme et à son foyer. Le point culminant de la pièce était le moment où cet homme rompait avec la corruption et avec ceux qui l'avaient soumis au chantage.

Je fus secoué et, à la fin, je me retrouvai parlant à l'un des acteurs :

— Voilà une pièce très forte, lui dis-je. Je suis préoccupé par le genre de société qui attend mes enfants. Je me demande ce qu'ils vont vivre.

Il me regarda attentivement :

— Etes-vous préoccupé réellement ? me dit-il. Je me demande alors ce que *vous* allez vivre.

Interloqué, je répliquai :

— Vous y allez un peu fort, non ?

Pourtant je ressentis immédiatement qu'il avait raison. C'était à moi de me mettre à l'œuvre pour que la société devienne le cadre convenable où l'on aimerait à voir grandir sa famille.

Tout cela commença à prendre un sens : ce que ma fille avait expliqué sur l'écoute, comment l'homme dans la pièce s'était vu en face et avait changé, et puis cette

question que l'acteur m'avait lancée. Je songeai à mon fils, au loin. Quelle était ma tâche ?

Je demandai à Dieu de me montrer que faire pour Jim. « Va le trouver », fut ma première pensée.

Nous nous sommes mis en route. Nous connaissions le nom du groupe pop dans lequel il jouait et, après quelques recherches, nous le découvrîmes. Il vint s'asseoir avec nous dans la voiture. J'eus alors à honorer ma deuxième pensée, qui était de lui dire que je l'aimais. Je trouvais cela difficile : comment dire à un homme de vingt-cinq ans qu'on l'aime ? Mais je le fis.

Je lui dis que j'avais eu tort de m'entêter dans une attitude inflexible, que cela avait conduit à la rupture de nos relations et l'avait poussé vers la drogue. Je lui demandai pardon. Je lui racontai combien cela m'avait aidé de me regarder en face et de reconsidérer toute la situation à la lumière de ces quatre critères absolus.

Il se tourna vers moi :

— Papa, dit-il, il y a un autre absolu. Le pardon absolu.

Il vint déjeuner avec nous et avec quelques amis dont nous avons fait la connaissance à la suite de la pièce de théâtre. Lui, qui avait toujours été un joueur de cricket passionné, fut ébahi de rencontrer là un de ses héros, Conrad Hunte, ancien vice-capitaine de l'équipe des Antilles. Quel repas ! On croyait revivre le fameux festin de l'enfant prodigue !

Quelques mois plus tard, il était complètement détaché des drogues. Mon plus jeune fils, qui était esclave de l'alcool et de divers excitants comme les champignons, en fut libéré à son tour grâce au changement de son frère et à la sollicitude que celui-ci lui témoigna.

Voici quelques passages de la lettre que Jim nous envoya après notre visite :

«C'est seulement aujourd'hui que je découvre le vrai sens de la vie. Certes je savais que la vérité absolue et l'honnêteté étaient à la base de la vie, mais je ne les avais jamais prises au sérieux, pas plus que je ne m'étais attaqué aux mensonges et aux envies qui encombraient mon esprit. Je ne pouvais pas comprendre votre désir de me demander pardon pour les torts passés. Personne ne peut comprendre ça avant d'être libéré en lui-même.

»Aujourd'hui j'ai été libéré. J'ai prié et soudain j'ai compris ce qu'il me restait à faire. Je le savais depuis longtemps, mais je ne pouvais pas l'accepter.

»Me voici prêt à vous dire combien je vous ai mal traités. Je t'ai volé de l'argent, Papa, lorsque tu travaillais pour l'agence et plus tard quand j'ai travaillé avec toi. Je le regrette de tout mon cœur. Et toi, Maman, je t'ai volé de l'argent dans ton sac, même aux moments difficiles où tu n'en avais presque plus. Pardonne-moi...

»Je serai à la maison pour ton anniversaire, Maman. A bientôt donc, avec mon affection,

*Jim.»*





## L'éducation des parents

*Le D<sup>r</sup> Gustave Morf, qui était psychiatre à Montréal, a interrogé la plupart des prisonniers politiques responsables du terrorisme au Québec dans les années soixante. Son livre «Terreur au Québec» a fait le tour du monde depuis que des groupes similaires ont recours à la violence un peu partout.*

En parlant avec les terroristes québécois, le D<sup>r</sup> Morf se rendit compte qu'ils n'étaient pas issus de familles économiquement faibles, mais plutôt le «produit d'une société riche, relâchée et qui ne se refuse rien». «Ils savent ce qu'ils veulent, et ils le veulent tout de suite, sinon gare! écrivait-il. Ils exploitent une société où le chantage dans le mariage, dans les relations industrielles et dans la politique est devenu d'un usage courant, et où presque tous exigent plus de la vie qu'ils ne sont enclins à donner.»

Le D<sup>r</sup> Morf souligne que le symptôme commun est le manque de maturité. «Le type le plus dangereux est celui qui garde l'immatunité, l'allure, la rébellion et la responsabilité limitée d'un adolescent, tout en exerçant les pleins pouvoirs d'un adulte.» Mais qu'est-ce qui a prolongé cette immaturité?

«Le petit enfant d'aujourd'hui, conclut le D<sup>r</sup> Morf, a plus de mal à s'adapter à la réalité que par le passé. Il y en a trop qui demeurent inadaptés tout au long de leur

enfance, et il y en a encore plus qui refusent, à l'adolescence, de grandir davantage, d'éternels adolescents ou d'éternels étudiants. Dans la plupart des cas, cela provient sans doute de la surexcitation de la vie moderne et de la confusion morale où sont les parents qui laissent tout faire. Leurs enfants ne connaissent plus la différence entre le bien et le mal.»

La perspicacité du D<sup>r</sup> Morf met sur nos épaules de parents une lourde responsabilité. Notre propre expérience nous a révélé qu'en fait beaucoup de jeunes veulent considérer le monde avec une certaine maturité d'esprit, qu'ils aimeraient engager leurs vies dans une société qui marche bien et qui pourrait arriver à satisfaire tous les besoins de la grande famille humaine. Ils ont conscience que ce siècle est le premier où la technique rendrait possible de nourrir, vêtir et loger l'humanité entière, et ils se sentent frustrés par la faillite de notre génération qui n'a pas su résoudre ce problème. Ils réagissent contre notre amour du confort et nos préoccupations matérielles. Et les réactions que nous condamnons en eux sont souvent des protestations contre nos beaux discours qui sont contredits par notre manière de vivre. «Quand les adultes boivent, ils s'envolent et se sentent devenir quelqu'un, lisait-on dans le *Temps International*, un journal marginal. Et quand nous nous envolons en absorbant autre chose, ils crachent sur nous.»

*La maturité des parents est donc aussi nécessaire que celle des adolescents. Comme me le disait récemment une jeune fille de dix-sept ans: «J'ai appris que chacune de mes décisions a un effet sur les autres gens. Il n'y a pas de décision privée.»*

*L'honnêteté peut déclencher une réaction en chaîne, écrit une mère suisse:*

Il y a quelques mois, je me trouvais dans une de ces petites ruelles romantiques du vieux Lucerne et je me sentais peu fière de moi. Je venais de mentir à une employée confiante dans une pharmacie, pour obtenir un médicament délivrable seulement sur ordonnance.

Lorsqu'elle m'avait demandé si un médecin m'avait prescrit ce traitement, j'avais répondu carrément oui. J'en étais toute secouée. Ce n'est pas que je voulais utiliser ce médicament d'une mauvaise façon, mais j'avais menti pour avoir ce que j'estimais m'être nécessaire.

Je pensai à notre fille de huit ans, Gretel, qui est constamment soumise à des influences nocives, que ce soit à l'école, dans le voisinage ou à la télévision. Mon mari et moi nous efforçons de lui donner la liberté et la fermeté de caractère qu'on acquiert en ne cherchant pas d'excuses à tout et en étant toujours prêt à écouter la voix de sa conscience.

Au déjeuner, je racontai à Gretel ce que j'avais fait. Elle me regarda attentivement et suggéra que je rapporte le médicament.

Je ne crois pas que les pharmaciens peuvent reprendre ce qu'ils ont vendu, dis-je, mais peut-être devrais-je y retourner et leur dire que j'ai menti.

L'après-midi se déroula comme d'habitude, avec l'école et le train-train du ménage. Le soir, Gretel fut particulièrement agitée et agressive. Généralement, après souper, nous prenons le temps de prier et de chanter avec elle, et nous causons souvent de ce qui nous tient le plus à cœur. Mais ce soir-là, tout semblait aller de travers. Gretel devint de plus en plus insolente et je sentis à la fois mon impuissance et mon échec comme mère. Avec un sec « Très bien, on ne priera pas. Bonsoir. », je quittai la chambre.

Je m'assis dans le salon, déprimée et mal à l'aise. Soudain deux petits bras se glissèrent autour de mon cou et j'entendis à travers des sanglots :

— Je ne veux pas rester comme ça. Quelquefois il y a un petit diable qui vient dans mon cœur quand je ne le veux pas.

Et, au milieu des larmes, sortit pêle-mêle tout ce qu'elle avait eu sur le cœur ces dernières semaines.

Nous avons parlé de tout cela tranquillement, puis prié pour ce qui était difficile. Maintenant elle va dormir en paix, pensai-je et j'allai me coucher.

Bientôt on toqua à la porte de notre chambre. C'était notre fille, en chemise de nuit :

— Je dois encore vous dire quelque chose que je ne vous avais jamais dit. Il y a quelques semaines, j'ai pensé que je préférerais avoir pour mère notre voisine parce qu'elle était plus gentille. Je regrette beaucoup, parce que je vous aime vraiment par-dessus tout.

Retour au lit — de nouveau la paix — puis encore un grattement à la porte :

— Maman, l'année dernière, quand Papa et moi avons laissé tomber le plateau de vaisselle, j'ai toujours dit que c'était la faute de Papa, mais c'était la mienne. Je vous donnerai tout mon argent de poche pour payer la porcelaine cassée.

Et son visage rayonnait lorsqu'elle ajouta :

— Voilà, maintenant, nous avons vraiment fait la paix.

Le lendemain matin, j'allai à la pharmacie. Devant la porte, je me sentis très bête. Trois employées vinrent pour me servir ; laquelle était celle qui m'avait servie la veille ? Je n'étais pas sûre, mais je leur dis simplement que j'avais menti pour obtenir mon médicament. Ce fut le début d'une discussion animée et très amicale avec ces employées.

A mon retour à la maison, Gretel voulut savoir en détail tout ce qui s'était passé.

Cette expérience est comme une ancre pour sa vie, qui résiste aux tempêtes et aux courants. Avec un caractère comme le mien — et ma fille en a hérité d'une bonne dose — il est impossible qu'il n'y ait aucun accroç; alors quand cela arrive, Gretel me regarde et dit :

— Tu te rappelles quand nous avons fait la paix ?



*Une institutrice m'a raconté comment une mère indienne avait aidé son fils à surmonter son bégaiement :*

Farham avait seize ans et souhaitait beaucoup devenir médecin, mais cela lui paraissait impossible parce qu'il bégayait. Alors que je me trouvais en Inde, retenue au lit par un virus, sa mère Mani venait me rendre visite; elle parlait souvent de l'infirmité de Farham, et

un jour je lui demandai s'il en avait toujours été ainsi. Elle répondit qu'il ne bégayait pas avant d'avoir cinq ans. Je demandai alors pourquoi il s'était mis subitement à bégayer, et elle dit qu'elle ne savait pas — mais je suis sûre qu'elle savait.

Un jour, je lui proposai d'écouter la voix intérieure, et de demander à Dieu comment aider Farham. Les premiers jours, elle n'eut pas de pensées. Puis elle se décida à être franche avec moi : lorsqu'il avait cinq ans, elle s'était fâchée contre lui pour une bagatelle et elle avait fermé la porte, le laissant dehors dans le noir pendant deux heures. Farham avait été terrorisé et depuis lors il bégayait.

Je suggérai à Mani de parler honnêtement avec Farham. Elle ne voulait pas le faire par peur de ce qu'il penserait d'elle, mais après une autre écoute dans le silence, elle s'y décida.

Il arriva d'abord ce qu'elle craignait. Farham fut indigné :

— Comment as-tu osé me faire ça ! cria-t-il.

Mani pensa qu'elle avait commis une erreur.

Quelques jours plus tard, en écoutant de nouveau, Mani eut l'idée de préparer un bon casse-croûte pour son fils dès qu'il rentrerait de l'école. Farham mangea le casse-croûte, mais resta très distant.

Cela dura plusieurs semaines, jusqu'au jour où Mani eut la pensée de lui tricoter un pull-over. En rentrant de l'école, il remarqua le pull et demanda :

— C'est pour moi ?

Mani inclina la tête. Farham courut vers elle, lui jeta ses bras autour du cou et lui dit combien il l'aimait. A partir de ce moment, son bégaiement disparut.

Mani se précipita vers moi, le visage inondé de larmes, criant :

— Farham ne bégaie plus ! Il ne bégaie plus !

*Voici les réflexions d'une femme qui habite un pays musulman:*

- Je suis têtue, je ne change jamais d'avis.
- Ne discute pas, fais ce que je te dis.

Ce genre de remarques donne envie de se rebiffer, même si on paraît l'accepter, et engendre colère, ressentiment ou désespoir.

J'ai commencé à le comprendre en découvrant de façon inattendue que j'étais programmée avec un Non automatique! Je me mis à observer le processus du Non automatique en moi et chez les autres. Il m'apparut que, quelle que soit la question soulevée — une nouvelle proposition dans notre club féminin, le désir d'un des enfants d'aller au cinéma — ma première réaction était négative. Par la suite, je pouvais adopter une attitude plus positive. Ce n'était pas un changement d'avis, puisqu'en premier lieu il n'y avait pas eu de réflexion, mais seulement le déclenchement d'une réponse toute faite. La vraie réponse raisonnée venait plus tard, et pouvait être oui, non ou peut-être.

Ma deuxième découverte fut au sujet de mon mari: il avait la même réponse automatique que moi! Cela expliquait en grande partie pourquoi nous nous irritions mutuellement si souvent.

Il me restait alors à faire part de ma constatation aux enfants, à mon mari et à quelques collègues. Je les priais de ne pas prendre pour acquit ma première réaction:

- Laissez-moi un peu de temps, leur dis-je.

A la maison, devant une décision à prendre, je me mis à dire:

— Si tu veux ma réponse tout de suite, c'est Non; alors il vaut mieux que tu reviennes dans une demi-heure et on verra.

Et tout marcha beaucoup mieux !

Un jour, pendant une absence de mon mari, je ressaisais un grief contre lui, illustrant d'un geste de la main le cours de ma pensée. Soudain je regardai ma main, un doigt accusateur pointé vers mon mari et les trois autres tournés vers moi ! Je me dis : ce que tu penses de ton mari est peut-être vrai, mais que crois-tu être toi-même pour qu'il doive être à ta dévotion ? Au fond, tu as de la chance qu'il t'ait supportée tant d'années. Comment lui témoignes-tu ton amour ? Tu ne rates jamais une occasion de lui lancer une pointe, surtout en public. Et même, comme tu connais ses points faibles, tu te sers de tes enfants pour le blesser et tu les y incites en disant :

— Va donc demander cela à ton père !

Je reconnus qu'il était grand temps que je change. Si j'aimais mon mari, il me fallait enfin le lui montrer.

Puis une terrible épreuve s'abattit sur nous. Mon mari en prison, moi-même sans travail, un enfant à l'école, nous étions complètement isolés. J'avais peur que nos nerfs craquent. Je demandai à Dieu de me montrer que faire. La réponse fut simple et claire : Ecoute.

Je ne voyais pas très bien ce qui pourrait sortir de bon d'une simple écoute, mais je décidai d'essayer. Et lorsque mon fils revint de l'école, je repoussai la tentation de prendre toute la place et d'empoisonner l'atmosphère en débitant tout ce que j'avais à l'esprit. A ma grande surprise, il se mit à faire des réflexions et à poser des questions, montrant ses espoirs et ses craintes. Par exemple, il dit :

— Qu'est-ce que je dois faire quand quelqu'un m'injurie dans le bus ?

Tout cela est loin maintenant, mais je n'oublierai jamais les immenses possibilités d'expériences et de



compréhension qui se sont ouvertes à moi lorsque je me mis à écouter.

Ce n'est pas facile de parler le même langage en matière de religion : les termes utilisés par l'un peuvent signifier beaucoup pour lui et le toucher, mais être vides de sens pour l'autre. Mon mari est musulman et je suis chrétienne. C'est en écoutant notre voix intérieure que nous avons trouvé un dénominateur commun.

*Une mère américaine reconnaît que ses enfants n'ont pas tourné comme elle aurait souhaité :*

Le but de toute ma vie a été d'être une bonne mère. Je me considère même comme une mère professionnelle ! Et pourtant mes enfants ne sont pas devenus ce que j'avais tant souhaité.

Le premier à défier ma compétence et ma psychologie fut mon fils aîné. Il naquit par césarienne, ce qui signifie que, dès le début, sa vie se plaça sous le signe d'une volonté indépendante de la mienne. Avant même d'avoir un an, il pouvait déjà grimper par dessus le bord de son berceau, et, à un an et demi, il escaladait la barrière haute de près de deux mètres autour de la cour. A cinq ans, il construisit un bateau dans notre cave. Son institutrice m'ouvrit les yeux sur la merveille qui m'échappait lorsqu'elle remarqua :

— N'est-ce pas merveilleux d'avoir un petit garçon aussi entreprenant !

Trois ans plus tard, à l'église, une amie m'ouvrit de nouveau les yeux lorsqu'elle demanda aux femmes présentes de prier pour chacun des membres de leur famille, en remerciant Dieu pour quelque chose de particulier en chacun. Lorsque dans ma prière j'en vins à penser à cet enfant, les larmes ruisselèrent sur mes joues :

je n'arrivais pas à trouver quoi que ce soit de positif pour lequel je puisse remercier. En rentrant à la maison, je me mis à observer de plus près ce qui était bon et positif en lui. Or c'est ce dont il avait besoin, car j'avais eu deux enfants après lui et je ne m'occupais de lui que s'il faisait des siennes. Je compris que je devais remarquer ce qu'il faisait de bien pour lui éviter de se distinguer en mal!

Les enfants font la différence entre le bien et le mal. Mais ils doivent entendre leur propre conscience, à laquelle il n'y a pas moyen d'échapper. C'est sur ce point que je découvris ma faillite comme mère. Chacun de nos enfants a fini par céder à des tentations contre lesquelles Dieu aurait pu l'armer, ou que l'application de critères absolus l'aurait aidé à vaincre — tentations de voler, de tricher, de faire l'école buissonnière, de tromper, de flirter, d'essayer la drogue.

Comment donc avons-nous réagi, mon mari et moi, devant ces déceptions? Nous nous sommes fâchés, notre orgueil était blessé. Mais cela ne rétablissait pas les relations! En fait, notre aîné me demanda plusieurs fois si nous allions le chasser de la maison, ce que nos voisins avaient fait avec leur fils.

J'ai appris à dire:

— Nous parlerons lorsque j'aurai pu dominer mes sentiments.

Et alors, dans le calme, nous parlons et écoutons. Souvent, ainsi, vient l'idée qui calme mes réactions ou m'indique le prochain pas.

Notre fils aîné alla habiter chez sa petite amie pendant que nous étions en voyage. Sa décision nous blessa. Nous avons peur qu'ils aient plus tard à en souffrir. Mais en y repensant, ces réactions provenaient surtout

de notre orgueil blessé. Si nous pouvions mettre cela de côté et garder la porte ouverte, peut-être les aiderions-nous à faire de leur relation l'amour solide que nous leur souhaitions.

Nous leur avons exprimé dans une lettre ce que nous ressentions, désappointements, peurs et espoirs, et ils nous répondirent sur les mêmes questions en parlant d'eux-mêmes. Ils firent des plans pour se marier. Notre fils écrivit : « Tout va de mieux en mieux et je crois que c'est grâce à votre grand soutien. » Notre seul soutien avait consisté à les accepter et à les aimer malgré nos premières réactions.

De bien des façons, je considère avoir échoué dans mon rôle de mère. Le temps le dira. Mais j'aimerais être une de celles qui vont aider les autres mères — qui formeront la prochaine génération — à se lancer dans la carrière parentale avec une meilleure préparation et beaucoup plus d'inspiration que je n'en eus. Il ne suffit pas de dévouement et d'amour pour faire de bons parents.

*En lisant les histoires qui vont suivre, envoyées par une journaliste suédoise, j'ai constaté que je pouvais me reconnaître dans plusieurs des incidents qu'elle raconte :*

En me mariant j'avais mon idée de la famille chrétienne : c'était une très belle théorie, qui ne se réalisa en aucun point. Mais ce que j'ai découvert, c'est qu'il y a une voie tracée pour chaque femme, quoi que pense ou croie son mari. La voix intérieure peut aider à découvrir en chaque membre de la famille un trésor et à forger l'unité. Mais quelqu'un doit commencer, quelqu'un doit écouter. Si, dans une famille, il y en a un qui écoute, alors il y a un grand et merveilleux espoir. Je dis cela après dix-neuf ans d'expérience.

Quand les enfants étaient petits, il y avait toujours une bataille au moment de les mettre au lit. Ils n'avaient pas la permission de regarder la télévision après 19 heures, mais parfois nous devions fermer à clef la salle de télévision, et ils tapaient sur la porte, la bombardaient avec des chaussures ou autres objets et hurlaient dehors. C'était intenable! Il me fallait trouver une solution.

Un matin, je me mis à écouter. Aussitôt une question surgit à mon esprit : leur ai-je donné tout ce dont ils ont besoin avant d'aller se coucher? Leur ai-je lu quelque chose, ai-je prié avec eux, les ai-je embrassés, bordés? Je dus répondre par la négative : il y avait des programmes de TV que je voulais voir et pour cela je quittais vite les enfants.

Autre question : qu'est-ce qui importe le plus, mon désir de regarder la télévision, ou bien mon rôle de mère, qui est de donner aux enfants la paix et la tendresse dont ils ont besoin pour s'endormir?

Je pris la décision de ne plus regarder la télévision tant que les enfants ne seraient pas couchés. La paix revint au foyer. Lorsque j'eus parlé aux enfants de mon égoïsme et de ma décision, il leur arriva quelquefois de me dire généreusement :

— Maman, tu peux aller voir la télé maintenant, nous allons très bien nous endormir tout seuls.

Ils avaient alors deux, quatre et huit ans.

Mais avec les années, ces batailles du coucher ne cessèrent pas, et empirèrent plutôt. Ils ne voulaient jamais aller au lit au bon moment. Que faire? M'asseoir avec eux et réfléchir ensemble, pour que chacun trouve le bon moment pour lui... Voilà! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? Quand on demande aux enfants de décider eux-mêmes, ils le prennent au sérieux et sont raisonnables; ils adorent obéir à leur

propre décision. La plus jeune, âgée de quatre ans, pensa qu'elle se coucherait à six heures et demie; le deuxième à sept heures et l'aîné à huit heures. Finies les batailles! Et, à chaque anniversaire, la première pensée était :

— Maintenant j'ai un an de plus, je pourrai aller au lit une demi-heure plus tard!

Cela marche encore aujourd'hui pour les deux plus jeunes, qui ont onze et treize ans.

Il y eut aussi les années où l'exemple des Beatles aux cheveux longs empoisonna bien des familles — dont la nôtre. Notre fils aîné, huit ans, refusa de se faire couper les cheveux. Que faire? Ce n'était pas à moi de décider. Il devait trouver la réponse dans son propre cœur. Je proposai un moment de silence pour écouter. Il s'assit sur le divan, l'air morose. Soudain il se précipita vers la salle de bains et revint avec des ciseaux qu'il me tendit — avec un sourire! Depuis ce jour, jusqu'à ses dix-sept ans, il accepta que je lui coupe les cheveux.



Notre cadette est très sensible. A l'âge de cinq ans, elle commença à cligner des yeux nerveusement. Cela ne semblait pas venir d'une maladie, et disparut peu à peu; mais d'autres signes apparurent, jusqu'à ce qu'à l'âge de huit ans elle se mit à trembler de tout son corps. C'était affreux. On se moquait d'elle en classe et nous ne savions pas ce que c'était. L'infirmière scolaire nous conseilla d'aller trouver un psychologue. Durant des mois j'y conduisis ma fille chaque semaine, puis ce furent nous, les parents, qui furent convoqués. Nous eûmes quatre entretiens : une terrible épreuve.

En fait, notre fille ne pouvait supporter le manque d'unité entre ses parents. C'était la vraie raison de tous ses symptômes. Elle l'exprima ainsi un jour :

— Maman, cela me fait beaucoup de peine quand Papa est dur avec toi, parce que je t'aime. Mais cela m'en fait autant quand c'est toi qui le blesses, parce que je l'aime.

Notre décision d'essayer de rester unis et de résoudre nos malentendus sans faire de scènes l'a aidée à sortir de ses problèmes.

Un soir, peu après la naissance de notre second fils, j'étais très fatiguée et nerveuse. Il fallait préparer le dîner, sortir les pyjamas, tout à la fois. Je devins de plus en plus irritable et l'atmosphère de plus en plus tendue. Alors mon bambin de quatre ans vint vers moi plein de sollicitude et mit sa main sur mon bras :

— Maman, dit-il, va vite te coucher. Sinon tu sais ce qui va arriver !

Ce qui allait arriver ? Devais-je accepter de mon petit garçon une clairvoyance si humiliante ? Tout mon prestige maternel se cabra pour protester. Mais il restait là, calme et confiant, et il ajouta avec un petit sourire :

— Je vais garder le bébé.

Je partis m'allonger, et la paix revint au foyer.

En grandissant, les enfants commencèrent à nous aider à retrouver l'unité quand nous n'étions pas d'accord, surtout notre fille. Un jour que je m'étais querelée avec mon mari, elle vint me trouver à la cuisine :

— Maman, est-ce que tu ne peux pas pardonner à Papa ?

A ma honte, je dus lui répondre :

— Non, je suis tellement ulcérée que je ne peux pas.

Elle se pencha par-dessus la table et dit avec fermeté, en me regardant dans les yeux :

— Mais Maman, tu n'as qu'à dire « Pardonne-moi ». C'est tout, c'est si simple. Juste un mot... Pardon. Oui, je sais, c'est difficile de commencer, mais dès que tu l'as dit, c'est tout simple et merveilleux.

Je restais assise, le cœur de marbre.

Elle insista :

— Est-ce que tu ne pourrais pas faire du café ?

Nous buvions souvent ce que nous appelions le café de la réconciliation. Lentement, je m'approchai du fourneau, encore raide et aigrie. Elle entendit son père qui descendait l'escalier, et elle me regarda. Je restai plantée au milieu de la cuisine comme une pile chargée d'électricité. Il s'arrêta sur le seuil, hésitant à me regarder. J'articulai lentement (comme c'était difficile!) :

— Veux-tu du café ?

Cela signifiait « Pardonne-moi ».

Il accourut vers le fourneau et m'embrassa joyeusement :

— Oh ! oui, merci.

Et voilà notre fille qui sautait en l'air :

— Ça y est ! J'y suis arrivée ! J'avais dit à Maman de le faire !

Et prenant un morceau de pain d'épices, elle le coupa en trois ; chacun de nous mangea son morceau en silence, sachant que tout était arrangé — grâce à elle !

Une autre fois, nous nous disputions dans la cuisine. Notre fille, entendant cela, se précipita dans sa chambre. Au bout d'une demi-heure, elle redescendit et demanda :

— Est-ce que ça va bien maintenant ? Vous avez fait la paix ?

— Oui, dis-je, nous avons fait la paix.

— Je le savais, dit-elle avec fierté, je le savais parce que j'ai prié pour vous !

Mon mari et moi travaillons beaucoup tous les deux. Je voyage souvent ; je finis toujours par en faire trop et je rentre à la maison épuisée. Pendant nos premières années de mariage, il était furieux et essayait d'interdire mes voyages. Puis j'ai vu qu'avec son aide je pourrais mieux les organiser ; j'avais été trop indépendante, ignorant la joie qu'on trouve à partager les projets et les fardeaux.

Néanmoins, mon mari dit un jour « Non » à un voyage. D'abord furieuse, puis triste, j'eus finalement une pensée : pourquoi ne pas décider cela en famille ? Je voulus fixer un conseil de famille. Impossible. Le moment se présenta enfin au coucher du soleil, après un bon dîner. Nous étions tous assis autour de la table de cuisine. Je mis la question sur le tapis. Et voilà que les enfants parlèrent ouvertement, comme je n'avais jamais imaginé qu'ils osent le faire :

— Papa, tu es un dictateur si tu défends à Maman de faire ce voyage, déclara celui de onze ans.

A notre surprise, mon mari répondit calmement :

— Ah, tu crois ? Peut-être bien.

La petite de neuf ans affirma :

— Nous pouvons nous passer de toi pendant dix jours, Maman ; nous avons Papa.

Et mon mari ajouta :



— Pourquoi ne ferions-nous pas d'abord un voyage en famille, et ensuite on te mettrait à l'avion ?

Ainsi fut décidé, à la satisfaction générale.

Il y aurait bien d'autres histoires à raconter, mais ce sont celles-ci qui me sont revenues à l'esprit. Quand je considère mes enfants aujourd'hui, après l'enfance plutôt orageuse qu'ils ont eue, et vois la maturité qu'ils ont acquise, je peux affirmer que c'est une grâce. Quand je pense à mon mari et moi, unis depuis dix-neuf ans « pour le meilleur et pour le pire » avec tout ce que nous avons traversé de conflits, de chagrins et de joies, je me dis que cela aussi est une grâce. Sans doute la fidélité à l'écoute de la voix intérieure a contribué à entretenir une foi vivante. Sans une foi vivante, je ne sais pas comment on peut maintenir un mariage ou trouver l'unité en famille.

*Et voici ce que dit la femme d'un industriel japonais :*

Je trouvais que mon mari avait quelque peu besoin de changer sa façon d'être, alors que moi je n'avais pas de défauts puisque j'avais toujours raison. Or mon mari pensait juste le contraire !

Mais voilà qu'un matin, mon mari me parla très franchement de ses erreurs et s'en excusa. J'étais si reconnaissante de son honnêteté. Mais un mois plus tard nous avons de nouveau une divergence d'opinion. Cela m'irrita. Une de mes amies suggéra que je mette par écrit tout ce que je pensais de mon mari, ce que je fis. J'étais pleine de mauvais sentiments envers lui. Ce fut un grand choc pour moi de me rendre compte que je ne lui avais même pas pardonné les petits torts qu'il m'avait avoués.

Peu de temps après, j'eus une grosse fièvre et dus rester au lit quelques jours. Je ressentis alors des choses très étranges. Je sentais que Jésus était à mes côtés, et Il était si amical, essayant de me réconforter. Je réalisai combien j'avais mal traité mon mari, combien j'avais profondément blessé dans leurs sentiments bien d'autres personnes, tout en pensant que j'agissais pour le mieux.

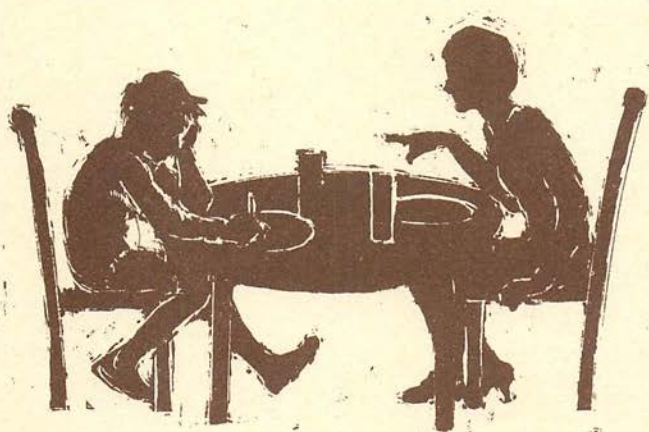
Un jour, subitement, ma fille cessa d'aller à l'école. Je ne savais comment l'aider. Je reçus une lettre d'une amie: «Ni le temps ni l'éloignement ne diminuent mon affection pour votre famille. Le Seigneur vous soutiendra heure par heure, jour après jour, si vous le laissez faire. Votre fille a beaucoup de qualités. Dans la vie, les batailles sont inévitables, mais vous les gagnerez toutes avec la paix que donne la confiance en Dieu.»

Ce fut un vrai choc de lire ces mots: «Si vous Le laissez faire.» Jusqu'alors j'avais toujours pensé que je devais tout faire moi-même, ce qui équivaut à dire que je ne faisais pas confiance à Dieu. J'avais très peur de m'en remettre à Lui. Mais alors je compris que la tendresse que m'apportait cette lettre n'émanait pas seulement d'un être humain, mais de Dieu. Et ce genre d'amour est éternel. Je pris alors la décision de tout remettre dans les mains du Seigneur, quoi qu'il arrive. Avec le temps, ma fille reprit le chemin de l'école. Et elle est devenue une femme de qualité, comme un bouton de rose qui s'épanouit tout à coup.

Je lus un jour une histoire, *Prisonnier de Mao*, de Jean Pasqualini, et cela me secoua profondément. Je sais que beaucoup de gens souffrent en Asie, tandis qu'ici au Japon nous jouissons de notre liberté. Grâce à notre développement économique nous n'avons pas faim comme pendant la guerre, mais nous avons perdu

l'amitié de plusieurs de nos voisins. Il faut nous préoccuper des autres peuples d'Asie; si nous continuons sur le chemin de l'égoïsme, nous mènerons le Japon sur le chemin de la destruction.

Lorsque naquit notre premier petit-fils, j'eus cette pensée: C'est notre devoir de construire une société meilleure avant qu'il ait atteint l'âge adulte. J'aimerais lui léguer la clarté et l'espoir qui pourront le diriger dans l'avenir. Qui va prendre la responsabilité de l'Asie? Le Japon doit servir de phare.



## La force de la famille

*Le divorce a atteint les proportions d'une épidémie dans la plupart des pays industrialisés, qu'il s'agisse de la Russie ou des Etats-Unis. D'un sondage effectué récemment en Grande-Bretagne, il ressort que la disparition d'un des parents affecte bien plus l'enfant quand elle provient du divorce que de la mort.*

*Une des caractéristiques de cette épidémie est le nombre croissant de couples qui se séparent après avoir vécu ensemble, apparemment heureux, durant vingt ou trente ans. Lorsque j'étais en Hollande l'été dernier, j'ai lu un article intéressant sous le titre «La famille de l'homme d'affaires est le cadet de ses soucis»:*

La carrière repousse souvent de côté la vie de famille, disait l'article, et, lorsque le mari en prend conscience, il est déjà trop tard pour sa femme. Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, l'homme retire ses plus grandes satisfactions de son travail. Sa contribution à la vie de famille se limite souvent à produire l'argent et les enfants. Cependant, autour de la quarantaine, s'amorce un changement. La satisfaction est davantage liée à ce qui se passe à la maison. Il commence à se faire du souci pour les enfants. Il s'aperçoit que le bébé s'est transformé en adolescent. N'a-t-il pas passé à côté de l'essentiel?

Comme par ironie, la femme à ce moment-là s'est quelque peu détachée du mariage. Elle n'attend plus grand-chose des relations avec son époux. Il faut alors un renouveau à la base pour que le mariage survive.

*Je sais que le mariage ne se réduit pas nécessairement à une morne routine à laquelle nous souhaitons échapper. Il devient lourd et ennuyeux quand nous perdons de vue son vrai but. Est-ce que le rôle le plus important du foyer est de perpétuer la vie — ou de créer une façon de vivre qui vaille la peine d'être perpétuée? La cellule familiale peut devenir une source d'énergie pour transformer la société.*

*Une mère de trois enfants nous écrit d'Angleterre:*

C'est Blaise, mon mari, qui proposa pour la première fois que nous nous mettions à écouter ensemble. Au début, il nous arrivait d'avoir les mêmes pensées et cela nous enthousiasma, car nous nous sentions vraiment à l'écoute de la même voix.

Un matin, l'image de toutes les bouteilles qui remplissaient le buffet de notre salle à manger me vint à l'esprit. Je me sentis poussée à vider ce placard, et je pouvais déjà l'imaginer, propre et net, débarrassé de tous les alcools. Mais je ne pus me résoudre à jeter toutes ces bouteilles — une vraie fortune!

Je me débattis avec cette pensée durant plusieurs semaines.

Pendant ce temps, nous avons cessé tous les deux de nous tourner vers l'écoute intérieure. Quelque chose avait bloqué la communication. Je n'osais pas dire à Blaise la pensée que j'avais eue pour les bouteilles. Quand je m'y résolus finalement, il promit de m'aider à résister si j'étais tentée de remplir à nouveau le buffet!

Je lui dois beaucoup, parce que ce n'est pas seulement mon désir de servir tout le temps à boire à nos invités qui a disparu, mais aussi ma propre dépendance de l'alcool, qui était devenu mon stimulant et mon refuge.

Nous ne nous sentons plus obligés aujourd'hui de servir des alcools lorsque nous recevons, et il n'y en a plus dans la maison. Mon mari a su comprendre mon problème et m'aider, et cela nous a rapprochés.

Nos enfants — cinq et six ans — étaient devenus très difficiles pendant cette période où nous donnions sans cesse des cocktails. Ils ont commencé, eux aussi, à changer. Je m'étais fait du souci surtout pour l'aînée qui pleurnichait toute la journée et toussait beaucoup la nuit. Je me doutais que cela venait de ma façon de vivre à moi et, effectivement, lorsque je me libérai de l'alcool, ses problèmes à elle disparurent. L'important à mes yeux n'est pas l'alcool, mais le fait que, s'il y a dans nos vies quelque chose que nous refusons d'exposer à la lumière, cela se répercute presque toujours d'une façon ou d'une autre sur les enfants.

Récemment, Blaise et moi avons eu une violente dispute. Ravalant mon orgueil, j'ai suggéré que nous revenions à l'écoute intérieure et Blaise reconnut que nous en avions grand besoin. Mes premières pensées me ramenèrent au début de mes relations avec Blaise. Cela se déroulait comme un film, un événement en amenant un autre. J'eus alors la conviction inconfortable que j'avais menti à Blaise dès notre première rencontre: j'avais fait semblant d'avoir des idées avancées, de considérer avec beaucoup de liberté le mariage et la vie de famille, et de ne pas tenir plus que cela à ce qu'il m'épouse. En fait, je n'aspirais qu'au mariage, je tenais énormément à Blaise et tous les moyens étaient bons pour le retenir auprès de moi.

Vint alors la conviction encore plus inconfortable qu'il me fallait raconter tout cela à Blaise, sans y changer un iota. Quelques jours auparavant, nous nous étions tous les deux réengagés devant Dieu, promettant de vivre le plus possible selon sa volonté. Je sentis que si j'avais été sincère ce jour-là, alors je devais dire la vérité à Blaise. Il me répondit simplement :

— Tu sais, je suis bien soulagé de voir que tu es un être humain comme tout le monde. Je crois que grâce à ce que tu viens de dire il y aura moins de heurts et de complications dans nos relations.

C'est ce qui arriva et, au lieu de ressortir humiliée de cette expérience, je m'en suis trouvée libérée.

*Une mère suisse pense que les enfants peuvent montrer le courage d'un Soljenitsyne :*

Nous aimons notre vie de famille. Nos deux filles ont douze et dix ans. Notre objectif à long terme a été de les préparer à un monde qui évolue rapidement — donc de les rendre ouvertes au changement et en même temps fidèles à des valeurs permanentes, deux qualités qui ont leurs racines dans une amitié profonde et personnelle avec leur Créateur.

J'avais toujours peur pour elles des mauvaises influences. Une nuit, je ne pus m'endormir, effrayée que j'étais par la débauche d'égoïsme, de boue et d'immoralité à laquelle nos enfants sont exposés. Une pensée me frappa : acceptes-tu que tes enfants, si jeunes, soient des mini-Soljenitsyne, s'élevant contre la dictature du laisser-aller à la mode, même si elles devaient en souffrir de la part de certains de leurs camarades ou de leurs professeurs ?

Bien sûr, ce que je déteste le plus au monde, c'est de voir souffrir mes enfants. Mais puis-je admirer les gens

courageux qui risquent leur sécurité et leur vie, et refuser en même temps que mes enfants mettent en jeu leur popularité? Dans le noir, je dis oui à tout ce que cela pourrait comporter, et ma peur s'évanouit.

Chose intéressante, dans les semaines qui suivirent, notre fille de douze ans prit position très clairement parmi ses camarades, qui sont toutes plus grandes et plus fortes qu'elle. On se moqua d'elle lorsqu'elle dit très carrément qu'elle ne voulait pas avoir de bon ami avant dix-huit ans (un âge très adulte à ses yeux) et que, si elle en avait un, ce serait en vue de se marier et rien d'autre. Nous ne lui avons pas donné notre avis à ce sujet, mais elle fut très ferme, refusant tout compromis. Pendant quelques semaines, elle fut la cible de méchantes attaques, et il y eut des larmes. Mais finalement les quolibets cessèrent, elle fut réellement acceptée par sa classe et un très bon esprit de camaraderie s'instaura.





Naturellement, nous ne sommes pas au bout de nos peines — qui le sera jamais? Nous ne sommes encore qu'au début de leur adolescence, mais j'ai été étonnée de voir combien ces très jeunes étaient capables de discernement et faisaient preuve de courage.

Un jour, j'ai demandé aux filles séparément :

— Qu'est-ce qui représente la sécurité pour les enfants?

Et chacune de répondre instantanément :

— Les parents.

Après un moment, l'aînée ajouta en hésitant :

— Et Dieu.

En regardant vivre ses collègues et leurs enfants, Michel, mon mari, estime qu'un élément important de sécurité pour les enfants réside dans leur certitude que leurs parents ne se sépareront pas, quels que puissent être les différends et les difficultés qui surgiront.

En janvier dernier, Michel, qui est architecte, eut à subir une sérieuse baisse de salaire. Il était même menacé de chômage. Pendant quelques jours, je me débattis dans l'angoisse et la dépression. Les enfants étaient au courant et l'aînée en fut particulièrement affectée. La nuit, je faisais le tour d'horizon de tous les dangers : manque d'argent, humiliations, souffrances possibles pour Michel. A nouveau, il me fallut dire oui à la dure réalité de la vie et ensuite tout remettre à Dieu. Immédiatement, la paix et la confiance me furent rendues, à moi et à toute la famille. Ce fut une joie aussi de constater combien les enfants étaient prêts à accepter économies et sacrifices.

Un autre élément important, dit encore Michel, c'est de consacrer assez de temps aux enfants, afin qu'ils puissent exprimer leurs sentiments et leurs questions. Il passe une très grande partie de ses loisirs à s'amuser ou bricoler avec nos filles. Parfois je me demande si cela

n'explique pas, en partie, le fait qu'elles ne ressentent pas le besoin de chercher un bon ami!

Deux personnes très importantes dans la vie de nos enfants sont les grands-mères (malheureusement les deux grands-pères sont décédés depuis longtemps). L'une d'elles vit avec nous. Cela représente des sacrifices pour les trois générations, mais nous en voyons la richesse encore et toujours. Grand'Maman a du temps pour les enfants, elle voit les choses de plus haut et plus paisiblement; vous le ressentez dès l'instant où vous entrez dans sa chambre.

Lorsqu'elle vint vivre chez nous, elle prit une sage décision: c'était à nous d'élever nos enfants, non à elle. Elle ne s'en mêlerait pas, se contentant de donner ce qu'elle avait à donner. C'est ce qu'elle a fait, et les filles n'oublieront jamais les heures passées avec elle. Je comprends pourquoi Khrouchtchev estimait qu'on ne pourrait pas venir à bout de la foi en Russie à cause des grands-mères!

D'autre part, les enfants peuvent donner aux gens âgés ce que nous sommes peut-être trop occupés pour donner nous-mêmes. Ils sont très sensibles à leur fragilité et peuvent démontrer leur compassion et leur affection avec toute la fraîcheur et la joie de leur âge.

On dit souvent à ma mère qu'elle a de la chance de vivre avec ses enfants et l'on me dit que j'ai de la chance d'avoir ma mère chez moi. C'est vrai, mais à certaines conditions. Ainsi faut-il entre nous une franchise profonde au sujet de ce que nous ressentons, sinon l'amertume, l'impatience ou les peurs apparaissent. Les difficultés exprimées trouvent leurs solutions et souvent cela se termine par des rires! Il faut aussi que nous soyons toutes les deux ouvertes aux changements et orientées vers les autres.

Prendre soin d'une famille au plein sens du terme, cela demande beaucoup de temps et d'énergie. Ceci nous amène à une question souvent discutée de nos jours : suis-je heureuse d'être une mère au foyer ? Ma réponse est un oui convaincu. Je ressens comme un privilège le fait d'avoir du temps pour les enfants, leurs amis, d'autres familles, les enseignants.

Bien que sans fonction officielle, j'ai pu aider plus d'une fois à modifier l'état d'esprit à l'école, ou même dans la région. Tout simplement, j'ai cherché à obéir à cette voix intérieure qui vous dit d'écrire une lettre, ou de donner un coup de fil, même si vous n'êtes pas *quelqu'un* et faites seulement partie de la majorité — ou minorité — silencieuse.

Un jour, je sentais que les catholiques de notre ville avaient besoin de soutien dans un débat important. Moi qui suis protestante, j'ai écrit une lettre dans ce sens à notre quotidien régional, qui l'a publiée. Plus tard, j'ai appris que cette intervention avait été citée en première page dans un journal catholique. Je ne peux pas faire ce genre de choses tous les jours, mais en faisant les travaux du ménage on a souvent l'esprit libre pour réfléchir : les meilleures idées me viennent dans le bourdonnement de l'aspirateur ou le va-et-vient du fer à repasser !

### *Un ménage français libéré du passé :*

Elle : Dans la psychologie moderne, on insiste tellement sur la nécessité de comprendre les autres en étant tolérant, que toute idée de fermeté paraît démodée. Mais une des plus grandes preuves d'amour que m'ait donnée mon mari est la fermeté et la persévérance avec lesquelles il m'a aidée à traiter mes points faibles.

Les demandes qui sont dans le cœur de la femme sont souvent décuplées par le mariage. Tout ce que nous avons refoulé plus ou moins, ou dont nous avons pu nous passer quand nous étions célibataires, apparaît soudain comme un droit. Ce fut mon cas. Dès que j'eus réalisé que je ne pourrais pas obtenir tout ce que je voulais de mon mari, je me réfugiai dans les larmes, ou dans un silence lourd de reproches. Au début, mon mari, peu habitué à ces réactions, ne savait que faire. Puis, un jour où je me complaisais dans ma mauvaise humeur, il me déclara calmement :

— Je viendrai parler avec toi quand tu seras différente.

Et il sortit de la chambre sans ajouter un mot. Je me vis au pied du mur. Je me rendis compte que mes demandes étaient sans effet sur lui et qu'elles devaient cesser.

Mes parents s'étaient séparés, puis avaient divorcé pendant mon adolescence ; la vie tiraillée et agitée que je vécus auprès de mon père, qui se remaria deux fois, m'avait laissé de profondes blessures. Peu à peu, je découvris que l'amertume contre mon père m'avait envahie et avait empoisonné mes relations avec tout le monde, même avec mon mari. Il y eut une amorce de changement lorsque je pardonnai à mon père et commençai à lui rouvrir mon cœur. Mais ce fut seulement lorsque je trouvai la guérison totale de cette amertume que brilla la vraie lumière, faisant des événements les plus pénibles de ma vie mon meilleur atout pour aider les autres.

L'instrument en fut mon mari. Il sentait que le premier changement qui était survenu dans ma vie était réel, mais qu'il manquait encore quelque chose de plus radical. Cette idée me fut très désagréable, mais je promis d'y réfléchir. J'eus la pensée que j'avais pardonné à

mon père, mais qu'il me restait à lui demander pardon. Je lui écrivis. Quand je montrai à mon mari mon premier brouillon de lettre, puis un deuxième, il déclara :

— Ce n'est pas très convaincant. Je sens le blâme entre les lignes, comme si tu disais : « Père, si tu t'étais conduit différemment, tu nous aurais évité toute cette souffrance. »

Tandis que je me penchais sur le troisième essai, ce fut comme si un rideau se déchirait dans le plus profond de mon être, dévoilant la vérité : je sentis pour la première fois le grand besoin d'être pardonnée pour la façon cruelle dont j'avais fermé mon cœur durant des années. Je me mis à ressentir la solitude qu'avait dû éprouver mon père, et combien j'en étais responsable.

La lettre partit. Quelques semaines plus tard, je reçus une réponse très émouvante dans laquelle, pour la première fois, mon père m'ouvrait son cœur et demandait pardon pour ses erreurs. Un lourd fardeau glissa de mes épaules. Je retrouvais un père, malgré les milliers de kilomètres qui nous séparaient alors. La tentation de l'amertume pourrait encore rôder autour de moi, mais n'aurait plus jamais d'emprise sur ma vie.

Lui : Je dois beaucoup à la simplicité avec laquelle ma femme me dit un soir, peu après notre mariage :

— Je t'aime de tout mon cœur. Mais je veux que tu saches que Dieu passe le premier dans ma vie, même avant toi.

J'aurais dû m'en réjouir. Mais j'étais furieux. Si furieux que j'allai me coucher et refusai de descendre le lendemain matin pour le petit déjeuner. Puis, en silence devant ma voix intérieure, je réalisai que ce qui s'était passé la veille était d'importance primordiale : ma femme s'était libérée de la prison où ma volonté propre,

mon orgueil et mon ambition avaient commencé à l'enfermer. Et elle ne voulait pas seulement en être libre, mais elle m'offrait la meilleure des sécurités pour notre ménage et la meilleure preuve d'amour que pourrait souhaiter un mari.

La liberté, c'est le grand slogan de notre époque : être libre de toute exploitation ou aliénation. Il n'y a pas d'endroit plus indiqué que la famille pour s'exercer à cette liberté. Je suis souvent effaré du degré d'interdépendance et de domination qui existe dans les familles, et plus particulièrement dans celles qui se croient bonnes et unies. Si nous apprenons à briser cette domination, qu'on prend souvent pour de l'amour, peut-être serons-nous à même de créer un monde peuplé d'hommes et de femmes libres.



*Aimerais-tu que je change? demanda un jour un Français à sa femme. Elle raconte ici leur histoire:*

J'avais toujours espéré épouser un agriculteur. Fille de médecin, habitant Paris, mon rêve était de vivre à la campagne. Et cela s'était réalisé — une campagne un peu éloignée évidemment, puisqu'il s'agissait du Maroc — mais ce n'en était que plus merveilleux.

Le père de mon mari était installé depuis 1912 à Marrakech, où il avait peu à peu lancé différentes affaires, et c'est dans sa ferme de trois cents hectares, à vingt kilomètres de la ville, que Pierre et moi allions établir notre foyer.

Un grand jardin plein de géraniums et de roses, des plantations d'orangers et d'oliviers, d'abricotiers et d'amandiers — environ dix mille arbres — et encore bien des terrains à défricher. Pour promener mon bébé, je n'avais qu'à pousser le berceau sous le grand citronnier... et, plus tard, nos trois enfants apprécièrent à sa juste valeur cette vie saine et proche de la nature.

Il fallut m'initier à l'arabe, ne serait-ce que pour m'entendre avec la fille de ferme qui m'aidait au ménage. Mes journées étaient bien remplies et Pierre me reprocha quelquefois de n'être jamais libre pour le suivre dans les plantations: c'était toujours l'heure du biberon, ou d'autre chose! Le soir, quand il rentrait, il se plongeait dans ses précieux journaux, tandis que j'avais le nez dans ma couture.

La vie à la campagne n'était pas — du point de vue conjugal — aussi idéale que je l'avais rêvée!

En 1954, la situation devenait alarmante au Maroc, avec l'agitation pour l'indépendance et la réaction du gouvernement français, qui n'était en rien disposé à lâcher son Protectorat. Quelqu'un nous parla de Caux, le centre du Réarmement moral en Suisse, où bien des

solutions à des problèmes politiques avaient pris naissance. Lorsqu'au printemps nous parvint un carton d'invitation à la conférence d'été, nous décidâmes tout de suite d'y aller.

A Caux, nous avons assisté à de nombreuses réunions et rencontré beaucoup de gens. Pierre, en bon Français, discuta point par point. Il était très fêru de politique et avait quantité d'idées dans ce domaine. Moi, pas du tout intéressée par les affaires du monde, je le laissais dire et ne m'en mêlais pas. Le rôle de la femme n'est-il pas de faire régner la paix au foyer? Je pensais y être arrivée assez bien en taisant tout ce qui aurait risqué de provoquer une explosion chez mon époux; ainsi avons-nous rarement des discussions.

La vie en ménage ne s'était pas révélée aussi facile que je l'avais espérée, mais j'en avais pris mon parti en me disant que l'idéal n'existe pas sur cette terre et que le mieux était d'arriver à coexister ainsi.

Là, à Caux, je rencontrai pour la première fois l'idée d'un *changement*: cet espoir qu'il est possible de devenir différent.

Je me souviens en particulier d'un ménage brésilien: lui, farouche partisan d'un parti politique, passait autrefois toutes ses soirées à son syndicat, faisant de grands discours sur la liberté du citoyen, tandis qu'elle, épouse sacrifiée, vaquait à son ménage et l'attendait tristement à la maison.

C'était notre portrait. Ce ménage de Rio était pourtant différent du nôtre sur bien des points: race, religion, instruction, niveau de vie, milieu. Mais, humainement parlant, nous étions tout à fait semblables, et, de constater sur leurs visages le rayonnement qui nous manquait, me faisait réaliser que le changement qui avait été possible pour eux pourrait bien l'être aussi chez nous.



Or — c'était notre huitième jour à Caux — voilà que Pierre vint me trouver pour me poser cette question ahurissante et merveilleuse :

— Où aimerais-tu que je change ?

Imaginez-vous ce que cela signifie pour une femme, quand après six ans de mariage, son mari vient lui demander une chose pareille ? C'était comme une fenêtre qui s'ouvre sur un ciel lumineux. Pierre ne croyait pas en Dieu et refusait toute idée de L'écouter. Mais il reconnaissait que l'honnêteté, la pureté, l'oubli de soi et l'amour étaient nécessaires en politique et que ce serait excellent si nos dirigeants étaient plus honnêtes. Il admettait aussi que nous avons tous une conscience, et finalement accepta d'essayer ce moment de silence.

Et le voilà près de moi avec cette question qui me bouleversait. Moi qui ne suis pas une bagarreuse, alors qu'il est assez soupe-au-lait, j'avais toujours eu peur de le mettre en colère, et en avais souvent gros sur le cœur. Très émue, ne voulant pas être dure, ni abuser de la situation, je ne savais plus que dire.

Alors me revint à l'esprit un petit accrochage qui datait de six mois et m'avait laissé un sentiment de frustration :

— Te souviens-tu de ce jour où j'avais lu le journal pour te faire plaisir et où je t'ai posé des questions parce que je n'avais pas tout compris ? Pourquoi m'as-tu envoyée promener si brutalement au lieu de m'expliquer ?

— Oui, je me souviens très bien, répondit Pierre gravement. Je t'ai envoyée ballader parce que tu me posais des questions épineuses auxquelles je ne savais pas répondre, et c'était plus facile de dire que tu étais stupide que d'avouer mon ignorance. Je t'en demande pardon.

Ce fut le bouchon de champagne qui saute : toute la mousse peut déborder joyeusement. Pour la première fois, nous allions pouvoir tout nous dire, sans peur et sans bagarre.

Nous descendîmes vers la pelouse nous asseoir sur un banc. Là, devant ce beau paysage, ouvrant nos carnets, nous fîmes quatre colonnes : une pour chacun des critères tels que les propose le Réarmement moral — honnêteté, pureté, oubli de soi et amour absolu — et la liste de toutes les personnes liées à nos vies : en tête, lui et moi, puis nos parents, serviteurs, ouvriers, amis, ennemis...

Et dans le silence, assez vite, de façon surprenante, nos colonnes se remplirent. Je me croyais très honnête, parce que je n'avais jamais volé, ou (presque) pas triché en classe. Mais toutes ces pensées cachées que je me gardais bien de partager avec Pierre, soi-disant pour préserver la paix conjugale, n'était-ce pas une vraie malhonnêteté ? Et ce merveilleux mari imaginaire dont je berçais mes rêves pour me consoler de la réalité trop difficile, n'était-ce pas une vraie impureté ?

Pierre découvrait que son honnêteté envers moi était souvent entachée de cruauté et manquait tout à fait d'amour.

Je me souviens encore de cet élan et de cette liberté de tout dire qui s'étaient emparés de nous — combien c'était bienfaisant, et comme le courage d'avouer les choses difficiles venait en même temps ! Ce fut le point tournant de notre vie, le début d'une confiance absolue l'un dans l'autre, et d'une transformation de nos relations qui allait nous amener à nous intéresser aux autres d'une toute nouvelle façon.

Au fur et à mesure que je déballais tout ce qui m'avait pesé et tout ce que j'avais senti nous séparer, Pierre, prenant conscience de ce que son attitude

m'avait coûté, découvrait — ô horreur — que c'était le système colonialiste qui régnait entre nous...

Nous qui nous piquions d'être des Français progressistes, qui aurions renié publiquement le colonialisme, voilà que ce mal existait dans notre propre foyer ! Nos relations avaient été semblables à celles des Français (lui) et des Marocains (moi), les premiers décidant tout avec autorité sans demander l'avis des autres, et ceux-là se taisant de peur de compromettre leur situation.

Nous rentrâmes au Maroc avec une nouvelle sensibilité aux problèmes humains, et prêts à écouter la direction divine.

Au printemps suivant, le Maroc eut à subir une invasion de sauterelles, et c'est grâce à la conscience professionnelle d'un ingénieur marocain, responsable de la lutte anti-acridienne, que notre ferme et bien d'autres furent sauvées du désastre. Un jour, Pierre eut une pensée qui peut paraître simple et évidente, mais qui ne l'était pas du tout dans le contexte de l'époque où Français et Marocains ne se fréquentaient guère : c'était d'aller voir ce fonctionnaire des Services de l'Agriculture et de le remercier pour son travail si efficace.

Pierre saisit l'occasion de lui parler de ce qu'il avait appris à Caux et lui cita les quatre critères. Cela ne fit qu'augmenter la méfiance du Marocain, qui n'avait jamais rencontré de colon européen désintéressé et se demanda ce que tout cela cachait. Cependant, il fut touché par les remerciements, comme il nous le dit par la suite, lorsque nous fûmes devenus de bons amis. Il fit mener une enquête parmi nos ouvriers pour savoir ce qu'il fallait penser de Pierre. Quand il apprit par eux que nous avions cessé d'avoir vins et alcools chez nous, il voulut en savoir plus et nous invita à déjeuner. Je n'étais pas trop rassurée, je l'avoue, de me rendre chez

lui, car il y avait déjà eu plusieurs manifestations anti-françaises en divers quartiers; mais au cours de ce repas naquit une amitié basée sur la confiance.

Il voulut connaître ce qui avait réussi à transformer la mentalité d'un colon français et, quelques semaines plus tard, Pierre et lui prenaient l'avion pour Caux.

Dès son retour au Maroc, cet ingénieur entreprit une démarche très courageuse, qui devait contribuer à l'indépendance du pays sans qu'il y ait de sang versé.



*J'aimerais revenir maintenant à Londres où, depuis onze ans, nous partageons notre foyer avec une autre famille, père, mère et fils — lequel a maintenant seize ans :*

Nos voisins se sont souvent demandés comment nous nous y prenions pour ne pas avoir de disputes et ils s'étonnaient que nous partagions même la cuisine. En fait, nous vivions comme une seule famille et prenions tous nos repas ensemble, ce qui a l'avantage d'être très économique : il ne faut qu'un aspirateur et il n'y a qu'une facture de gaz à payer ! Nous cultivions nous-mêmes nos légumes et nous nous répartissions l'entretien de la maison ; chacun avait sa tâche, y compris les pères.

Cela nous a permis de nous absenter quelquefois, car nous pouvions nous confier nos enfants les uns aux autres si c'était nécessaire.

Les trois enfants ont appris à obéir aux différents adultes vivant au foyer. Ils savent qu'ils ne sont pas le centre de tout, qu'il n'y a place ni pour les bouderies ni pour les colères, que l'on travaille tous ensemble pour recevoir les nombreux visiteurs qui se présentent, et que toute personne qui arrive est reçue comme un membre de la famille.

Dans une enquête sur la vie en communauté, j'ai lu que la plupart de ces groupes se désagrègent parce que les mères ont chacune leur idée bien à elle sur la façon d'élever leurs enfants et qu'il leur est impossible de se mettre toutes d'accord sur une méthode commune.

Nous avons passé par là. Nous sommes de caractères différents et venons de pays différents. Nous avons par exemple des conceptions divergentes sur l'alimentation des enfants. Lorsqu'ils étaient petits, nous avons dû établir une règle commune pour l'heure du coucher

et sur la durée ou le choix des programmes de télévision. Il nous a fallu être francs les uns avec les autres sur toutes ces questions et chercher ensemble ce qu'il convenait de faire.

Cela peut paraître simple, mais cela ne marche que si nous avons basé nos vies sur les mêmes valeurs et les orientons vers le même but, sinon les uns dominent les autres et l'on aboutit à la dictature au lieu de la liberté.

Hélas, nous avons passé par une triste épreuve récemment. Ma chère amie Anne est morte d'un cancer il y a quelques mois. Sa foi était inébranlable et elle a accepté ce qui lui arrivait comme une nouvelle étape dans la volonté divine pour elle et pour les siens. Maintenant qu'elle n'est plus là, j'apprécie encore plus les années passées ensemble, sa droiture, son esprit pratique, son sens de l'humour et par-dessus tout sa camaraderie qui fut sans prix. Plus particulièrement pendant les nombreux voyages de Paul, absent parfois plusieurs mois, Anne et son mari ont été de vrais amis et des compagnons pour moi.

*Maintenant, il est temps que je laisse la parole à Paul:*

J'ai grandi dans les prairies canadiennes. Au cours d'un hiver particulièrement froid, une épidémie de grippe décima villes et campagnes. Le virus s'attaquait aux hommes robustes aussi bien qu'aux petits enfants et ils succombaient à la pneumonie. Les antibiotiques étaient encore inconnus.

Je n'avais qu'une sœur de six ans, Edith, prénommée d'après une infirmière anglaise qui avait été fusillée durant la première guerre pour avoir aidé les soldats alliés en Belgique. Ma sœur attrapa la grippe. Ma mère la soigna, en même temps que nos voisins qui étaient trop malades pour subvenir à leurs besoins.

Un matin quand je m'éveillai, mon père me dit que Edith était partie pendant la nuit auprès de Jésus. Ses derniers mots à mes parents avaient été: «J'aime Jésus.» Cette simple affirmation d'une foi dans la réalité de l'invisible adoucit un peu leur chagrin, trop profond pour s'exprimer par des mots ou des larmes.

Quelques jours plus tard, au cours du service religieux qui se déroula dans notre salon, Ben, le fermier, un grand gaillard de 1 m 90, se tenait auprès de mon père. A un moment, je vis qu'il tenait la main de mon père dans la sienne.

Ainsi, c'est dans le cercle de famille que j'appris que la souffrance peut être utilisée pour guérir. La mort de ma sœur fit grandir en mes parents compassion et douceur, leur donna une tranquille force intérieure.

Vingt-six ans plus tard, Ben se tenait de nouveau aux côtés de mon père et de moi lorsque ma mère nous quitta, et ce fut encore lui qui nous accompagna, ma femme et moi, lorsque nous enterrâmes mon père près de ma mère et de ma sœur, dix ans après. C'est dans la famille que j'appris que l'amitié vraie n'a pas de prix et dure toute la vie. Elle est basée sur le don de soi et n'attend rien en retour.

Même lorsque nous avons nos différends, il n'était pas question de bouder et d'empoisonner longtemps l'atmosphère. Ainsi n'y avait-il pas de guerres à la maison. Plus tard, mon père n'a pas toujours été d'accord avec mes opinions et mes attitudes, qui le heurtaient au plus profond de ses convictions; mais j'ai compris qu'on peut être en désaccord, même sur des questions fondamentales, sans être en guerre.

Qu'ai-je appris en famille? J'ai appris le pardon, qu'il s'agisse de le demander quand j'ai blessé les autres, ou de l'accorder généreusement lorsque j'ai été maltraité.

J'ai appris que, si je suis libre de choisir, je ne suis jamais libre d'éviter les conséquences de mes choix. Un jour, je rapportai à la maison des balles de tennis que j'avais ramassées sur un court voisin de l'école. Mes parents s'en aperçurent et, pour la première et dernière fois de ma vie, je reçus de mon père une fessée aussi spectaculaire que salutaire. Après quoi, il m'envoya rapporter les balles au directeur de l'école.

J'ai appris que le succès est un trompe-l'œil, que la peur de l'échec est mensongère. Pour mes parents, il y avait succès quand j'avais fait de mon mieux, indépendamment du résultat. Les conséquences d'un choix égoïste sont bien plus graves que celles d'un échec. Chercher le succès, éviter l'échec, ce sont des mobiles égocentriques. Les conséquences pour les autres de mes choix à moi m'ont fait prendre conscience de mon égoïsme. C'est ainsi que j'ai appris à m'excuser, à réparer, à demander le pardon de Dieu et de mon prochain. N'est-ce pas le chemin direct vers la liberté intérieure, la discipline et le changement ?

Chez nous, j'ai appris que la meilleure des sagesse naît de l'obéissance. Ma volonté fut souvent contrecarée. Personne d'autre n'aurait osé croiser ma volonté comme mes parents l'ont fait, mais, eux, m'aimaient assez pour cela et, tantôt dans l'humour, tantôt dans la fermeté, ils m'ont rendu ainsi un immense service.

Un voisin me vit un jour fumer des feuilles séchées avec des camarades derrière la grange. Il le raconta à mon père, qui m'en parla :

— Pourquoi ne pas inviter tes amis à la maison pour fumer ?

Nous avions dans les huit ans à l'époque ! Naturellement l'invitation ne se réalisa jamais, mais la fascination d'imiter le geste des adultes était désamorcée.

Les vues de mes parents sur les relations entre filles



et garçons étaient pleines de bon sens. Combien de fois ma mère ne m'a-t-elle pas dit :

— Plus on est, moins on risque, fiston!

ou bien :

— Il y a plus d'un joli poisson dans l'océan.

Cela me donna la perspective nécessaire pour ne pas m'embarquer dans des relations exclusives.

Pour mes parents, les mariés devaient se présenter à l'autel sans taches. Ma femme et moi avons accepté cette discipline pour notre union et il nous semble que c'est une des bases de la solidité et de la stabilité de notre cellule familiale.

J'ai appris aussi le pouvoir de l'humour dans toute relation. Mon père avait un plein sac d'histoires écossaises, dont il régalaient tout un chacun. Pour rien au monde je n'aurais manqué les inénarrables échanges d'histoires entre Ben et lui!

Quand mes parents m'emmenèrent pour la première fois à un récital de piano, ce fut comme si un monde nouveau s'ouvrait à moi. Pendant plusieurs jours, je restai en extase. Ce fut une expérience qui me secoua jusqu'à la moëlle. Maman était elle-même bonne pianiste et elle chantait. J'ai sans doute hérité des gènes qu'il faut pour vibrer à de beaux accords, mais certainement pas de ceux qui me seraient nécessaires pour en produire!

C'est à la maison que je fus initié aux valeurs de la littérature, à commencer par la Bible et Shakespeare! Cela m'a vacciné contre la médiocrité.

Mais le plus grand trésor qui me fut offert en famille, c'est la foi. En mes parents, je voyais l'invisible. A travers ce qu'ils vivaient, je compris que Dieu pourvoierait à mes besoins, me conduirait, me pardonnerait, me transformerait, si je le lui demandais. Leur foi était réelle, vécue; je pouvais la voir dans la façon dont ils se

trahissaient mutuellement, dans leur élan à se préoccuper de leurs voisins, dans l'effet qu'eut sur eux la mort de ma sœur. C'était une foi contagieuse, non à cause de leur perfection, mais de leur sincérité.

Un jour, ils me dirent qu'ils essayaient de vivre comme une famille modèle, mais qu'un modèle devrait être parfait et eux ne l'étaient pas : ils avaient leurs dissensions ou leurs malentendus et ne m'en avaient rien dit. Ils m'en parlèrent donc ce jour-là :

— Si nous ne nous montrons pas tels que nous sommes devant toi, me dirent-ils, comment pouvons-nous espérer que tu sois franc avec nous ?

J'essaye maintenant d'appliquer cette leçon avec mes enfants.

Parce que mes parents s'attachaient aux critères du Christ, sans compromis entre le bien et le mal, j'ai commencé à comprendre que j'étais seul responsable de mes actes, de ce qui m'arrivait, de mon avenir. Avoir un sens aigu du bien et du mal fait qu'on ne peut jamais mettre le blâme sur les voisins, la malchance ou la société. La responsabilité de ma vie m'appartient.

Ma femme a la grande qualité de nous dire sans détours, à moi et aux enfants, ce qu'elle ressent lorsque nous avons besoin de changer. Elle l'exprime simplement et puis se tait, sans insister. La vérité fait toute seule son chemin. Si ma femme m'asticotait, je pourrais lui chercher noise sur des détails ! Mais, si elle me laisse seul en face d'une remarque simple et directe, je suis obligé de descendre en moi-même.

Il m'est arrivé d'être absorbé par l'importance de mon travail, mais j'ai appris à accorder autant de considération à mes enfants qu'à n'importe quelle personne haut placée. Il m'est facile d'aimer mes enfants, difficile de le faire bien. J'ai besoin de la sagesse et de la perspective qu'apporte le silence.

Nous avons appris ensemble que le dernier mot n'appartient ni à Papa, ni à Maman, ni aux enfants, mais à Dieu. Ecouter ensemble, laisser parler la voix de la vérité au fond de nous-mêmes, nous apporte satisfaction et clarté, qu'il s'agisse des petites ou des grandes décisions. La voix intérieure donne l'envie — et la liberté — d'obéir à ce qu'on ne pourrait accepter autrement et parle aussi bien à l'enfant qu'à l'adulte.

Récemment, notre deuxième fille a décrit le rôle des pères dans un petit poème qui m'a beaucoup touché :

Enfant,  
Enfant de ton père,  
Je suis le Père.  
Que tout père soit à mon image,  
Porteur d'unité sur terre,  
Rendant tous les hommes frères.

Etre père m'a aidé à comprendre les relations de Dieu avec ses enfants, car, imparfait comme je suis, tout ce qui touche à la vie de mes enfants m'intéresse profondément : l'eau qu'ils boivent, la qualité de l'enseignement qu'ils reçoivent, la société où ils vivent, le gouvernement dont ils dépendent, tout ce qui touche à leur vie me tient à cœur. Je ne puis imaginer que notre Père céleste puisse ressentir moins d'intérêt pour nos affaires, politiques, économiques ou sociales, que je n'en ressens pour le sort de mes enfants. Son intérêt ne s'arrête pas à l'état de mon âme, si vital soit-il.

Nous avons un objectif en famille : remettre les gens et les pays sur les rails de la volonté divine, dans tous les domaines. Ce but donne une perspective à la routine journalière et un sens de direction. C'est le ciment qui nous lie, élève notre échelle de valeurs et nous guide dans nos choix.

S'il existe des associations mieux équipées que les familles pour transmettre ces richesses de génération en génération, pourquoi pas? Mais, jusqu'à ce jour, on n'a pas trouvé mieux que le cercle familial comme école de vie. Ne serait-ce pas l'instrument du Tout-Puissant dans l'évolution morale et spirituelle de la famille humaine?



## Table

Avant-propos . . . . .	5
1. A l'écoute des enfants . . . . .	7
2. Attaquons-nous ensemble aux problèmes .	25
3. Parents et adolescents . . . . .	47
4. L'éducation des parents . . . . .	65
5. La force de la famille . . . . .	85

Achévé d'imprimer  
sur les presses  
de l'Imprimerie Cornaz + Atelier Grand SA  
à Yverdon-les-Bains  
et Romanel-sur-Lausanne  
(Suisse)  
en août mil neuf cent huitante.